

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 647.—SAMEDI, 26 SEPTEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



UNE RUE DE CONSTANTINOPLE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Désolation, par L.-E. Beaulieu.—Perdu dans la forêt (avec illustrations), par Pierre Bédard.—Les deux orphelins, par Ribon.—L'amour, par H. Demers.—Napoléon et l'apostasie.—Poésie : Souvenir, par J. Archambault.—A mert, les Canadiens, par Firmin Picard.—Petites postes en famille.—Le coin des enfants.—Courrier de la Mode (avec gravures, par Blanche de Géry.—Propos délicat.—Sainte-Rose de Watford (avec gravure), par P.-G. Roy.—Renseignements.—Liste des réclamants de nos primes.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.—Enigmes.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Une rue de Constantinople.—Beaux-Arts : Proposition délicate.—Le départ de l'empereur d'Allemagne : Les adieux à l'impératrice.—Gravures de modes.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Le départ des émigrants canadiens, à destination du Brésil, a eu lieu le 15 de ce mois.

On en parlera longtemps.

Malgré les avertissements, les conseils, les prières de leurs compatriotes, un millier de Canadiens-français s'étaient décidés à partir, quand, au dernier moment, les efforts de la presse en général et surtout

du journal *La Presse*, produisirent un effet aussi heureux qu'imprévu.

Je dis "imprévu," car on sait que les meilleurs avis

sont précisément ceux qui ont le moins de succès près des gens qui se sont mis dans le cerveau une idée fixe.

Un agent d'émigration—pas brésilien du tout—qui a assisté au départ du *Moravia*, disait que la plupart de ceux qui sont partis, environ trois cents, sur mille qui devaient s'embarquer, ne sont guère à regretter et qu'ils appartiennent à cette classe de paresseux et de mal contents qui encomrent toujours les grandes villes.

Ceux-là ne sont pas à plaindre, et leur départ nous touche fort peu, mais il y en a d'autres qui ont droit à notre sympathie, bien qu'ils aient résisté à tous les avertissements.

Pour donner une idée de ce qui les attend là-bas, il suffit de lire la lettre suivante adressée à *La Presse* par un Allemand, qui a séjourné plusieurs années au Brésil.

En la reproduisant, LE MONDE ILLUSTRÉ coopère à l'œuvre si bien poursuivie par les journaux qui désirent arrêter le mouvement qui peut produire tant de mal.

Il y a longtemps que je veux donner l'alarme au sujet de l'œuvre de l'émigration de la ligne brésillienne, et je suis quelque peu surpris que l'on ait fait silence jusqu'ici autour de cette grave question. J'ai travaillé quatre ans et neuf mois au Brésil, sur les plantations de café. Pendant tout ce temps, j'ai changé de patrons cinq fois, mais ce n'était que pour passer d'un "suceur de sang" à un autre. Aussi, sachant à quoi m'en tenir, je plains les Canadiens qui vont tomber sous la dent des hyènes féroces, qui s'appellent planteurs. Je les plains, à cause des dangers qu'ils courent, grâce à la fièvre et autres maladies ; je les plains, car je connais la nourriture qu'ils vont avoir, l'eau qu'ils vont boire, la maison qu'ils vont être forcés d'habiter. C'est une disgrâce qui crie vengeance au ciel, que ces gens qui s'en vont à l'abîme inconsciemment, n'en soient pas détournés.

Ces agents d'émigration ou plutôt, pour parler plus correctement, ces trafiquants d'esclaves sont des vautours. L'œuvre de la compagnie est bien connue en Europe et au Brésil. Est-ce qu'elle se soucie de la vie de mille personnes, pourvu qu'elle ait un nombre suffisant de victimes à ruiner et voler ? Pourvu que sa bourse, qui ne reçoit que les produits du vol, continue à s'emplier.

On ne voit nulle part, dans l'histoire du monde, de colonies qui se soient éteintes d'une manière plus lamentable que celles organisées par cette compagnie. L'existence des colons, après qu'ils sont rendus à destination, n'a de comparable que ce qu'éprouve un homme qui passe la dernière nuit de son existence dans un cachot, avant de monter sur l'échafaud.

Mes frères canadiens, êtes-vous donc aveugles ? J'éleve la voix pour vous tirer de la ruine. Il n'est pas encore trop tard pour vous avertir de ne pas quitter votre pays.

Le tableau n'est pas séduisant, comme on le voit, mais cela n'a pas empêché, ainsi que vous le savez, plusieurs centaines de malheureux ou de têtes folles à se lancer dans l'aventure.

Au reste, nous recevrons des nouvelles dans quelques mois et nous saurons à quoi nous en tenir—à peu près—car il ne faut pas toujours se fier aux lettres qui passeront, bien entendu, par le canal des employés de l'agence d'émigration.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nos Canadiens vont faire connaissance, là-bas, de quelques animaux à l'humour un peu difficile, tels que les caïmans, les boas, les serpents à sonnettes et une foule d'autres reptiles qui ne feront pas plus de cas de Jean-Baptiste que d'une peau d'ébène.

Les anarchistes-dynamitards sont décidément enrégés.

On vient d'arrêter, en Angleterre, en France et en Belgique, plusieurs individus, tous irlandais, soupçonnés de faire partie d'un complot dont le but était tout simplement de faire sauter un château royal au moment où la reine, le Tsar, le prince de Galles et autres princes s'y trouveraient réunis.

Et cela justement au moment où l'on vient de faire grâce à quatre ou cinq anarchistes, condamnés, il y a quatorze ans, à la prison perpétuelle.

S'ils avaient lu le récit des souffrances terribles endurées par ces misérables, dans les bagnes anglais, tel que l'un d'eux l'a fait, ils ne se seraient peut-être pas

jetés ainsi, têtes baissées, dans une voie qui ne peut guère les mener ailleurs qu'au gibet ou, pis encore, paraît-il à aller pourrir dans ces prisons.

Les pénitenciers de Saint-Vincent de Paul et de Kingston sont des lieux de plaisance à côté des établissements anglais du même genre, où un forçat a neuf chances sur dix de devenir fou, s'il y reste vingt ans.

Sur les cinq prisonniers qui viennent d'être libérés, trois sont fous, le quatrième n'a plus la tête bien solide, et le dernier est sans force.

Il y a, cependant, des exceptions, si l'on en croit un pauvre diable qui, ayant recouvré sa liberté, après avoir bénéficié d'une remise de peine de dix-huit mois, par bonne conduite, chercha du travail, n'en trouva pas et finalement résolut de se faire recroquer pour pouvoir manger et ne plus coucher à la belle étoile.

Le malheureux savait fort bien qu'en étant repris, il serait considéré comme récidiviste et qu'il avait de grandes chances d'être condamné très sévèrement et, de plus, à faire les quatorze mois dont on lui avait fait grâce conditionnellement.

Que faire ? Il n'en savait trop rien. Un reste d'honnêteté lui disait de ne plus voler, puisque c'était le vol qui l'avait conduit au pénitencier,—mais il avait tant faim, qu'il ne pouvait se résoudre à mener une vie de jeuneur par force.

Il se contenta de faire grand tapage et de casser quelques vitres d'un magasin.

Arrêté aussitôt, il comparut, le lendemain, devant la cour et fit le récit de ses misères.

Le juge, ému, lui donna de bons conseils et... un mois de prison, sans parler des arrérages du bague.

C'était une condamnation assez douce, mais cela ne faisait pas du tout l'affaire du misérable, qui s'écria d'un ton indigné et lamentable :

—Ce n'est pas juste, l'Angleterre me doit dix-huit mois de pénitencier, je les réclame au nom de la justice et de mon droit de citoyen anglais...

Il fallut l'emmener pour l'empêcher de continuer.

. Eh bien ! la fin du monde ? Nous l'avons encore échappé belle.

C'est tous les ans la même, la même manie, qui vient hanter le cerveau d'un brave homme un peu toqué.

Le toqué, cette année, c'est un Allemand, d'un petit pays tout là-bas, pas loin du Rhin, qui a fait tourner la tête à ses concitoyens, à force de leur parler de ce sujet.

Il y a cent ans,—vous voyez que ce n'est pas nouveau,—on prédisait "la fin du monde" pour 1800, et une comédie en un acte, sous ce titre, fut jouée avec grand succès.

Deux couplets chantés obtinrent une grande vogue :

J'aurai laissé, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Tout mon esprit dont on eût fait grand cas ;
Et mieux encor, j'aurai légué mon âme
À tant de gens qui n'en ont pas.

Voici l'autre :

Enfin pour terminer la liste,
Je lègue mon moulin à vent
À certain fameux journaliste
Qui, comme lui, tourne à tout vent !

Ce dernier couplet contenait une épigramme bien méritée, dit-on.

. Un savant français fait des expériences très intéressantes sur ce qu'il appelle "la photographie de la pensée."

Il est même arrivé à des résultats extraordinaires, tels que la photographie d'une personne à laquelle pense une autre personne ; la plaque reproduisant parfaitement le portrait de celui qui pose endormi et portant, quoique moins distinctement, celui de la personne ou de la chose qui fait l'objet du rêve du dormeur.

Si impossible que puisse paraître ce fait, il est admis par les savants, mais, comme en ce temps de lecture

du "Diable au dix-neuvième siècle" on a une grande tendance, chez nous surtout, à attribuer parfois à l'esprit malin ce que nous ne comprenons pas, je ne crois pas inutile de reproduire l'opinion exprimée par le grand orateur, le Père Monsabré, à un journaliste qui l'interrogeait à ce sujet :

Le P. Monsabré ne s'est pas du tout montré surpris des expériences et découvertes de M. Radel, si merveilleuses et extraordinaires qu'elles puissent paraître. Au contraire, lors de la découverte des rayons X (de Roentgen), il avait tout de suite prévu cette conséquence comme très possible.

Mais, a-t-il ajouté, si M. Radel, qui se dit matérialiste, avait voulu rester dans le vrai, il n'aurait pas dû intituler sa découverte "la photographie de la pensée," mais seulement la photographie des images internes.

Et, à ce propos, mon illustre interlocuteur expose que, suivant la doctrine même de Saint-Thomas, les images sensibles de nos idées s'emmagasinent dans le cerveau et y restent à l'état latent. Mais du moment que le cerveau est impressionné d'une manière sensible, il est tout naturel que la plaque photographique elle-même, si elle peut atteindre cette image, soit impressionnée par elle et la reproduise.

Mais l'image n'est point la pensée. Ce qui constitue la pensée en elle-même, c'est l'idée, le jugement, la réflexion.

M. Radel, fait remarquer le P. Monsabré, peut très bien photographier l'image grâce à laquelle je me représente telle personne, et qui sera son portrait si l'image que je m'en fais lui ressemble, mais ce qu'il ne pourra jamais photographier, c'est l'idée même que j'ai de cette personne, son souvenir, le jugement que je porte sur elle.

La photographie peut saisir le résultat d'une opération intellectuelle, mais non l'opération elle-même, l'acte immatériel, qui est proprement la pensée.

En résumé, cette question de la photographie des images de la pensée intéresse beaucoup le P. Monsabré, et en elle-même et par les conséquences qu'on en peut tirer. Il ne voit dans tout ceci que des choses toutes naturelles, très explicables avec la philosophie scolastique et confirmant, comme vous l'avez très bien dit, la doctrine de saint Thomas.

* * La rentrée des classes fait penser à un mot historique que beaucoup d'élèves connaissent.

L'archevêque de Toulouse, Mgr de Brienne, faisait subir à un séminariste, avant de l'ordonner sous-diacre, un léger examen de théologie :

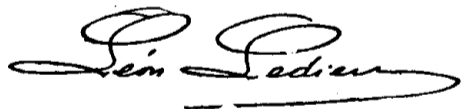
—De quoi se sert-on pour baptiser ?

—De l'eau.

—Si l'eau était altérée, si c'était du bouillon, par exemple, le baptême serait-il nul ?

—Monseigneur, il faut distinguer : avec votre bouillon, oui ! avec celui du séminaire, non !

L'histoire ajoute que Mgr de Brienne, constata le bien fondé de la réclamation indirecte du séminariste, et que l'ordinaire fut un peu amélioré.



A BATONS ROMPUS

On dit que les Chambres parlementaires vont bientôt clore leur première session, et renvoyer dans leurs chambres privées, c'est à dire, dans leurs foyers, les vaillants ouvriers des intérêts publics.

Si je me permets d'employer le mot ouvrier, c'est qu'en effet ils le sont, et on ne saurait trop exalter ce nom qui fait honneur à tout homme, depuis le casseur de pierre jusqu'au législateur.

A ce sujet, quelques-uns, gens qui prétendent avoir la liberté de la parole et de la plume—hélas ! ils sont légers comme cette dernière—crient sur tous les toits et sur tous les tons que ces ouvriers n'avancent pas vite en besogne et qu'ils auraient dû faire et ceci, et cela..., et patati, et patata.

Ces gens-là me rappellent cette concierge parisienne qui aurait voulu que sa loge fût au haut de la maison, pour n'avoir pas à remonter quand une fois descendue, elle avait ouvert la porte à ses locataires.

C'est ce qu'on appelle "vouloir mettre la charrue devant les boeufs."

Molière, qui s'y connaissait, a donc eu raison de dire : "qu'on ne pouvait contenter son père et tout le monde en même temps.

Quoi ! à peine truelle en mains, vous demandez, vous exigez que l'édifice soit bâti : Mais songez donc qu'après la conversion de Clovis, il a fallu aux moines pour effacer les traces des barbares, des siècles pour ériger les temples religieux qui font aujourd'hui la gloire de la France.

N'allez donc pas plus vite que le vent du désert, gens nerveux et impatients, vent qui renverse tout sur son passage, et dites-vous bien ceci : c'est que les ouvriers dont je parle, semblables au prêtre qui est à l'autel, commencent par l'Introït avant d'arriver à l'ite missa est. Or, entre l'aspersion et la bénédiction finale, l'œuvre s'accomplit miraculeusement sous le laïser de paix, pour la rédemption de ceux qui l'ont méritée, qui ont eu confiance et croyance.

Malheureusement, quelques-uns ont cru... mais trop tard. Aussi, ont-ils tout perdu, ou perdront-ils tout. Ce sera certainement justice.

"Le : il est trop tard, madame," adressé à la duchesse de Berri, aura toujours des imitateurs. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant, arrivé dernièrement.

Un négociant, ayant besoin d'un employé, reçut la visite d'un jeune homme aspirant à la situation.

—Comment ! lui dit le négociant, c'est vous qui avez l'audace de vous présenter chez moi, vous qui m'avez dénigré et avez travaillé contre moi quand je luttai contre la concurrence déloyale que me faisaient mes ennemis... Sortez ! Sortez !...

—Oh ! je vous en supplie, monsieur, prenez-moi, car ma femme et mes enfants sont sans pain et...

—Je le regrette, mais comme c'est au dévouement et à la fidélité de ceux qui ont associé leur sort au mien durant les mauvais jours que je me suis renfloué, c'est eux que je dois prendre à bord...

Et, devant ce raisonnement draconien, mais juste, le négociant lui ferma la porte de son cœur et celle de sa maison.

Que le plus innocent d'entre nous lui jette le premier la pierre.

Laissons de côté ces tristesses de la vie, et parlons un peu des joyusetés de la semaine. Elles ne manquent pas.

Et d'abord, parlons de l'Exposition, cette distribution de prix annuels aux soldats du labeur de la terre. Ceux que j'appelle ainsi sont les cultivateurs, les agriculteurs, les éleveurs, et ils ont le droit d'être fiers, cette année, car tous les produits exhibés, matériaux, végétaux, animaux, sont de prime qualité.

Ceux qui paraissent aussi fiers qu'un écolier qui vient de recevoir le prix de sagesse, ce sont les étalons, les taureaux et autres, dont les cornes et les queues étaient ornées de rubans multicolores, auxquels étaient attachés leurs prix.

J'ai remarqué, entr'autres, un taureau dont la poitrine était constellée de premiers prix, tout comme un vieux soldat, revenant des combats, a la poitrine constellée de médailles. Ce taureau marchait noblement et paraissait à la hauteur de la situation.

Non moins fier que lui, son propriétaire, qui l'accompagnait, semblait partager la gloire de son animal. On a bien raison de dire que la gloire se niche partout.

C'est une petite verrue que nous portons avec nous autres et que nous aimons qu'on nous gratte, de temps en temps.

Puisque je viens de parler de gloire et de vieux soldat, permettez-moi de vous parler des dragons canadiens royaux, venus, sur demande, de Toronto, et cela uniquement pour parader à l'exposition.

Qui diable a eu cette idée aussi saugrenue que peu patriotique, de transformer nos "vaillants militaires" en une espèce de cirque ambulante ?... Et de fait, beaucoup de visiteurs les ont pris pour des écuyers de Barnum, surtout quand ils les voyaient aller faire danser

leurs chevaux tout près des montagnes russes et des chevaux de bois américains, lesquels, eux, s'il n'ont pas eu de prix, ont gagné du moins beaucoup d'argent.

En effet, si nos marchands et restaurateurs de l'exposition n'ont pas fait de brillantes affaires, tous ces chevaliers du tréteau, tous ces pitres américains en ont fait.

Le peuple sera toujours le même : "du pain et des jeux." Cela lui suffit.

La faute en est peut-être aussi aux exposants s'ils ne vendent pas, car, à part ceux qui donnent, ceux qui vendent font des prix trop élevés. Pour ne citer qu'un exemple, voici ce que j'ai vu.

Un visiteur, qui s'était fait égorger le premier jour, dans un restaurant, revint le lendemain avec une provision de sandwiches. Quand le moment psychologique de l'estomac était arrivé, il en mangeait d'abord un en se promenant, et, arrivé à un endroit où on distribuait du thé chaud, comme réclame, notre homme en absorbait une tasse. C'était comme qui dirait le plat d'entrée du menu d'un repas.

Continuant sa course, il mangeait un autre sandwich, toujours en se promenant, et arrivait dans une autre boutique où on distribuait gracieusement du café chaud, dont il prenait une tasse. C'était, comme qui dirait pour faire passer le rôti.

Enfin, pour son dessert, il trouvait le moyen de se faire donner une pomme par un exposant, et, se rendant à l'exposition des RR.PP. Trappistes, d'Oka, i buvait un verre de cidre et un verre de vin à la santé de ces bons Pères. Et beaucoup l'ont imité.

Le lecteur sera peut-être content d'apprendre que ce visiteur économe était un reporter anglais, car, comme vous le savez, et comme je ne cesserai jamais de le répéter, les Anglais, en tout et pour tout et par tout, sont toujours très pratiques.

Les éléphants du Parc Sohmer qui, eux, avec les animaux de l'Exposition, ont été les rois de la semaine dernière et ont fait courir tout Montréal, pour emplir les poches de leur dompteur et celles des actionnaires du Parc, sont réellement *renversants* d'adresse, de finesse et d'intelligence.

Je ne dirai rien d'eux, car chacun les a vus et appréciés, mais ce que je dirai, c'est un souvenir que leur présence m'a rappelé.

A cette époque là, il y a bientôt quarante ans, l'art de dresser les éléphants était encore dans son enfance, et comme les éléphants ne savaient pas faire de réclame pour leur cornac, c'était ce dernier qui la faisait pour eux. Et voici comment le belluaire ou dompteur s'y prenait.

Entr...r...ez, mesdames et messieurs, Entr...r...ez, car pour la modique somme de dix centimes, deux sous, vous verrez : Primo : dans la première cage, mesdames et messieurs, vous verrez le grand pélican blanc. Le pélican blanc est un oiseau aquatique amphibie qui s'entr'ouvre les flancs pour nourrir ses enfants. Secundo : dans la seconde cage, vous verrez le cachalot. Le cachalot, mesdames et messieurs est un mammifère de la famille de la baleine, lequel, quand il est poursuivi par un animal gros comme la dix-septième partie du tétou d'une puce, prend sa course et se...cache...à...l'eau. Tertio : dans la troisième cage, vous verrez le gigantesque et pyramidal éléphant. Cet animal, de la famille des batraciens, est doué d'une force d'hercule. Ainsi, mesdames et messieurs, cet animal, avec la grâce qui le caractérise, et quand la fantaisie lui en prend, a le pouvoir de déraciner les arbres avec sa trompe...et...les...fend...

Comme vous le voyez, lecteurs, les temps sont bien changés, et cela grâce au progrès, et surtout à l'instruction obligatoire.

P.-S.—Au moment où je termine ces lignes on dit, cela sous toute réserve, que depuis que les Dragons Canadiens Royaux ont déserté Toronto, les Américains assiègent cette dernière ville, et qu'on a envoyé le 65^e régiment de Montréal pour défendre le Canada.

GASTON-P. LABAT.

DÉSOLATION

A mon ami et cousin J. Beaulieu.

Maintenant que j'ai vu les astres de mon ciel
Disparaître un à un, dans une nuit livide,
Maintenant que pour moi les fleurs n'ont plus de miel,
Que mon cœur est sanglant et que mon âme est vide ;

Maintenant que la vie a trompé mes desirs,
Que ma joie a sombré dans l'abîme des larmes ;
Maintenant que les pleurs, les sanglots, les soupirs,
Ont obscurci mes jours et ravi tous leurs charmes ;

Et maintenant que j'aime, hélas ! sans espérer ;
A quoi bon, cher ami, tes mots pleins de tendresse !
O ! je veux être seul pour rêver et pleurer !
Silence, ô mon ami ! respecte ma détresse !

L.-E. BEAULIEU.

Montréal, septembre, 1896.

PERDUE DANS LA FORÊT

(Ilustrations de Edmond-J. Massicatte)

L'aurore, de sa teinte rose, chassait les dernières lueurs de la nuit, et dans ce crépuscule d'une lumière nacrée, les arbres, les buissons, faisaient reuire les gouttes de rosée comme autant de perles brillantes. Une brise attiédie, pleine d'émanations printanières, balançait les branches feuillues et courait sur la verdure comme une caresse.

Çà et là, sous le branchage des bosquets verts, sur les talus garnis de Marguerites aux pétales blanches et de boutons d'or, dans la frenaie aux routes claires de la forêt, les oiseaux jetaient au jour naissant leurs petit scris joyeux et sautaient gaiement de branche en branche, de touffe d'herbe à fleur épanouie.

La nature sortait de son assoupissement, plus belle, plus riante que jamais, et sous les rayons d'or qui venaient de l'horizon incendié par le soleil levant, elle laissait monter comme une chanson de joie, d'amour !

Le ciel bleu tacheté de nuages blancs aux reflets roses prenait part à ce charmant réveil, et sa lumière opaline pénétrait jusque dans les dessus ombreux des taillis, dans les chemins enténébrés de la grande forêt, dominant partout un air de fête.

Un si beau matin me donna la douce fantaisie de passer la journée seul, sur la montagne de Saint-B***, village où, fatigué des bruits discordants et de la chaleur écrasante de la ville, j'étais venu me réfugier et y chercher la tranquillité.

De l'idée à l'exécution, ce fut bientôt fait, et me voilà marchant sur la route caillouteuse qui conduisait au sommet du mont.

Là, je m'étendis paresseusement sur la mousse encore humide de rosée, aux pieds d'un pin géant, à la ramure fournie, ayant devant moi, pour réjouir ma vue, un lac petit mais enchanteur, ressemblant à un diadème enchassé dans le plus pur métal.

L'homme a besoin de repos ; le spectacle continu des misères humaines, ces grandes et nombreuses inquiétudes qui parfois brisent une existence, le souci des affaires, les chagrins et les déceptions, toutes ces choses ont sur l'homme une influence néfaste.

C'est pourquoi une journée, un instant même passé en un lieu solitaire qu'égayent une frondaison abondante et les modulations des chantres ailés suffit pour donner à l'homme une force nouvelle, puisée dans la vue de ces merveilles que la main du Créateur a semées libéralement sur cette terre, astre perdu parmi tant d'autres dans cette immensité sans bornes et sans fond que remplit la puissance et la grandeur de Dieu.

Le silence de la forêt, le bruissement des feuilles, les trilles des oisillons cachés sous la parure verte des arbres, ce lac ondoyant sous le souffle léger, reflétant en les brisant les saules penchés et les frênes élevés, toutes ces choses qui m'environnaient me parlaient un langage étrange, et mon esprit, en les écoutant, s'égarait dans ces régions où les illusions deviennent des réalités.

Je dormis bientôt d'un profond sommeil, et longtemps après, lorsque je m'éveillai, le soleil incendiait

la forêt de ses rayons de feu, et la voix argentine des cloches de l'église voisine montait claire et distincte dans l'atmosphère surchauffée, sonnait l'Angelus du midi.

Ayant apporté quelques provisions, je commençais mon léger repas, à l'ombre du grand pin, lorsque soudain, non loin de moi, à une profondeur de cent pas dans le bois, j'entendis pleurer une voix d'enfant.

Etonné et intrigué, je me levai pour connaître la cause de ces pleurs, et je vis alors s'avançant péniblement de mon côté une petite fille, d'une dizaine d'années tout au plus.

Ses haillons et ses pieds nus m'annonçaient sa pauvreté ; elle avait de grands yeux noirs, ombragés par de longs cils, des lèvres roses, une figure d'une peau mate, encadrée d'une riche chevelure d'un noir luisant.

Les sanglots qui soulevaient sa poitrine, ces larmes abondantes m'émurent et m'emparant doucement d'une de ses petites mains, je lui demandai :

— Mon enfant, qu'as-tu à pleurer ainsi ?

La pauvrete leva vers moi ses yeux voilés de larmes, et d'une voix faible, entrecoupée de sanglots, elle me répondit simplement :

— Maman est malade, et je suis venue seule dans la forêt cueillir des fruits. Elle m'attend, car elle a bien faim, et je ne puis retrouver le chemin qui conduit au village.

Et l'enfant se remit à pleurer plus fort.

Enu, je passai ma main sur ses cheveux d'ébène et, l'embrassant, je lui dis :

— Calme-toi, je vais te reconduire près de ta mère immédiatement.

La joliette enfant me regarda surprise, et ses grands yeux, où je lisais le contentement et la joie, semblaient me dire : Que vous êtes bon !

Je jetai un dernier regard sur le lac caressé par la brise embaumée, sur les arbres aux luminosités indécises, remuant sans cesse sous le bruissement du feuillage, et quittant, le cœur serré, ce lieu d'une poésie enchanteuse, je pris l'enfant par la main et nous nous engageâmes dans les sentiers ombreux de la forêt.

Nous primes bientôt la grande route, bordée de fleurs blanches et jaunes, d'arbustes d'un vert foncé, de plantes courantes qui, s'entrelaçant serrées, couvraient de chaque côté la clôture de bois.

La chaleur rendait notre marche lente et fatigante, et la poussière grise du chemin brûlait les pieds nus de l'enfant. Au village, j'achetai des fruits succulents pour ma nouvelle protégée et pour sa mère.

Je fis d'autres petits achats, et bientôt, les bras chargés, je suivis l'enfant qui, joyeuse et vive, prenait le devant pour me conduire à sa maisonnette.

Celle-ci était située sur le bord de la rivière, loin de toute autre habitation.

J'y entrai, et aussitôt mon cœur fut saisi de pitié à la vue d'une telle misère : une table, deux chaises boiteuses, et un misérable grabat composaient tout le mobilier.

Une seule chose me frappa : c'était un crucifix suspendu à la muraille ; il avait une telle expression d'abattement et de douleur que mon âme en tressaillit jusque dans ses parties les plus intimes.

La mère de l'enfant, agenouillée devant ce Dieu qui fut pauvre, priait ; au bruit de notre arrivée, elle se leva, me remercia du regard, reçut dans ses bras ouverts sa petite fille et la couvrit de baisers ; c'était une scène sublime de tendresse.

La femme ne paraissait avoir qu'une quarantaine d'années ; mais ces yeux ternes à demi cachés dans leur orbite, ces traits amaigris, ces lèvres blanches où errait un sourire amer, ces mains décharnées, ce voile de tristesse couvrant sa figure, ce corps cachant à peine sa nudité sous des haillons, tout chez elle faisait pitié à voir et déchirait le cœur.

J'étais navré d'une telle pauvreté.

Ah ! riches du monde, laissez un moment vos plaisirs et vos orgies !

Pénétrez aux réduits de ces pauvres familles :
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser !
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !—(REBOUL.)

A la vue des fruits nombreux que je déposai sur la table, la pauvre femme me tendit la main et, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Monsieur, merci de vos bontés ; Dieu vous en tiendra compte. Celui qui a pitié de l'indigent trouvera pitié auprès de l'Éternel au jour du grand jugement. Je prierai pour vous pour que jamais vous ne connaissiez les angoisses terribles de la faim, et pour que le bonheur vous sourie toujours.

Alors je vis quelques larmes courir sur les joues pâles de la mère.

L'émotion me gagnait mais, par respect humain peut-être, je retins les pleurs prêts à s'échapper de mes yeux.

L'heure était avancée.



Je vis alors, s'avançant de mon côté, une petite fille.—Page 340, col. 2



... Elle reçut dans ses bras sa petite fille et la couvrit de baisers. — Page 310, col. 3

Pressant la main de la pauvre femme et embrassant une dernière fois ma belle petite mendiante, je partis, tout en leur promettant de les revoir bientôt.

Le temps avait fui bien vite ; le soleil déjà disparaissait à l'horizon, et sa lueur rouge éclairait à peine la cime des plus hauts arbres ; du côté opposé, la nuit venait rapidement avec ses ombres et ses mystères.

Tout dans la nature se taisait ; seul, du fond d'un taillis, le rossignol faisait entendre ses accents tantôt joyeux tantôt plaintifs, et ces notes, données dans le silence qui planait sur la campagne, revêtaient un charme puissant.

C'était le moment mystérieux du crépuscule : c'était

... l'heure où la nature, un moment recueillie
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage,
De la Création le magnifique hommage.

(LAMARTINE.)

J'étais heureux et content ! Je pouvais dire, au soir, comme l'empereur Titus : " Je n'ai point perdu ma journée."

Ah ! que secourir ceux que la misère accable fait du bien à l'âme !

Pierre Bédard

LES DEUX ORPHELINS

C'était le soir du premier janvier.

La température était d'un froid glacial, et en cette nuit de réjouissance, rares étaient les passants sur la rue. Cependant, le froid ne diminuait en rien les plaisirs des riches, et, dans chaque maison, la joie et la gaieté étaient à leur apogée. On chantait, on dansait, on riait, et les enfants, accablés sous le lourd fardeau (qu'ils trouvent pourtant léger) de leurs jouets, laissaient échapper des cris de joie. Les vieillards même, oubliant que cette année serait peut-être la dernière pour eux, mêlaient leur rire saccadé aux clameurs de leurs petits-enfants.

Chacun voulait fêter gaiement le premier jour de la nouvelle année, et dans toutes ces maisons riches on n'eût pas trouvé, ce soir-là, une seule personne qui fût

triste. Mais le bonheur terrestre n'est pas général, et les pleurs logent parfois voisins des rires.

Tandis que, dans ces salons splendides et princiers, on riait et on s'amusait ; tandis qu'on dansait, sur ces tapis de velours, sur la rue en ce même moment deux pauvres petits orphelins, respectivement âgés de dix et douze ans, mal chaussés et mal vêtus, pleuraient et gémissaient, n'ayant pour tout asile que le pavé glacé.

Ils avaient perdu leur père, dès leur bas âge, et leur pauvre mère, qui subvenait à leurs besoins, était morte, la veille, après une longue et cruelle maladie. Depuis, ces petits êtres vivaient d'un peu de nourriture qu'ils avaient quêtée ici et là, mais, en ce soir du jour de l'an, exposés à un froid cruel et dur, ils ne savaient où trouver un abri.

Ils entendaient bien les rires et les chants s'échappant des maisons qui les entouraient, et dans leurs souffrances, ces éclats de rire étaient pour eux autant de glaives qu'on aurait enfoncés dans leur jeune cœur.

— Sommes-nous donc les seuls à souffrir, disait le plus jeune, et tandis qu'on s'amuse là-bas, allons-nous mourir de froid, abandonnés comme des bêtes fauves ?

— Attends, dit l'aîné en essuyant ses larmes, attends, petit, je vais frapper à l'une de ces portes, et peut-être ces riches auront-ils pitié de nous.

— Ah ! les riches !... reprit l'autre, les riches !... mais essaie !

Aussitôt, d'une main hésitante, l'aîné frappa à la porte d'une de ces demeures où le champagne coulait à flots et où le plaisir n'avait pas de bornes. Timidement, il balbutia ces mots :

— Nous sommes deux pauvres abandonnés, mourant de faim et de fatigue, auriez-vous la bonté de nous abriter pour la nuit ? Notre mère est morte hi...er... et...

Mais la voix brusque du portier l'interrompit :

— Nous n'avons pas de place ici. Cherchez ailleurs. Et l'on ferma la porte.

— Ah ! misérables riches, murmura le cadet, ma mère disait bien vrai lorsqu'elle nous conseillait de vous fuir.

L'autre, quoique déconcerté de cette réponse brutale, ne perdit pourtant pas courage et, conservant encore quelque espoir, il alla frapper à plusieurs autres maisons, mais partout des réponses analogues, plus ou moins polies, mais toutes aussi peu rassurantes.

Cette fois, découragé, il se dirigea vers une petite chapelle et dit à son frère :

— Frère, allons vers le temple de Dieu, la lueur de la lampe qui brille à travers la fenêtre semble nous dire qu'on aura pitié de nous, là.

— Je veux bien, répondit-il, mais vite ! car je meurs de froid et j'ai faim.

Arrivés devant la chapelle, ils constatèrent avec désespoir que la porte de chêne était fermée à clef.

— Trop tard ! dit l'aîné.

— Ah ! fatalité, reprit l'enfant, nous poursuivras-tu toujours ? Depuis que nous avons perdu notre mère, n'avons-nous pas assez souffert ?

— De grâce, frère, ne murmure pas ainsi contre le Ciel. Confions-nous à Dieu, et il conduira tout à bonne fin !

Epuisés de fatigue, ils se laissèrent tomber, plus qu'ils ne se couchèrent, sur la pierre située au bas de la porte de l'église.

Pauvres orphelins ! pauvres martyrs ! Dieu ne voulait pas laisser souffrir davantage ces pauvres petits êtres ; ce sommeil devait être le dernier, et Dieu conduisit à bonne fin ceux qui s'étaient confiés à lui, en donnant, à leur réveil, son royaume céleste. Là, c'est la joie du pauvre ! c'est le bonheur du martyr !

Le lendemain matin, dès l'aube, lorsque le sacristain vint ouvrir la porte de la chapelle, il trouva deux petits corps étendus à ses pieds. Il les poussa tranquillement d'abord, puis les remua fortement en leur disant de se réveiller. Vains efforts ! les deux corps étaient deux cadavres, et Dieu comptait deux anges de plus dans son paradis.

Ribou

L'AMOUR

A l'horizon c'était comme une nouvelle aurore. De nuages roses passaient dans le ciel. Sous les regards, éblouis des étoiles une forme divinement belle apparut... Je l'aurai toujours dans mes souvenirs.

Elle venait. Ses longs cheveux d'or comme des rayons éclairaient l'immensité. Les yeux étaient profonds comme l'infini, remplis de choses suavement indéfinies, de promesses et de rêves. Avec ses bras étendus, ses bras blancs comme lys, elle semblait vouloir embrasser la terre dans une universelle étreinte.

Elle venait, l'idéale ! Son souffle vivifiant et embaumé taisait croître les arbres et les fleurs.

Où elle posait les pieds les nations semblaient jaillir de terre, des villes immenses s'élevaient comme par enchantement, les palais dans les airs arrondissaient leurs dômes métalliques étincelants, et les forêts balançaient, à des brises caressantes, leurs dômes d'ombreuse verdure...

" Ange de lumière et de vie, qui donc es-tu ? " Une voix mélodieuse s'éleva. Elle murmurait, douce comme un zéphyr, dans les espaces sans bornes : " Je suis l'amour, je lutte sans cesse contre mon éternel ennemi, sans cesse je refais ce qu'a défait la mort.

HECTOR DEMERS.

Laprairie, septembre 1896.

NAPOLÉON ET L'APOSTASIE

Napoléon disait un jour à Madame de Montesquiou, gouvernante du Roi de Rome :

— Voilà Berdadote roi. Quelle gloire pour lui !

— Oui, Sire ; mais il y a un vilain revers de médaille ; pour un trône, il a abdiqué la foi de ses pères.

— Oui, c'est très vilain, reprit Napoléon, et moi qu'on croit si ambitieux, je n'aurais jamais quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre.

La facilité est le plus beau don de la nature, à la condition qu'on n'en use jamais. — MIRABEAU.

SOUVENIR

A une amie.

Quand la brune hirondelle, en fuyant les frimas,
Retournera chanter sous de plus doux climats,
Quand l'oiseau de septembre, avec son aile grise]
Cachera le soleil et soufflera la bise,
Lorsqu'après la vacance, en partant à regret,
Il te faudra quitter tout ce qui te charmait
Pour aller au couvent et te mettre à l'étude ;
Alors, dans tes moments de triste solitude,
Accorde un souvenir, quelque petit qu'il soit,
A celui qui souvent songe beaucoup à toi.

JOS. ARCHAMBAULT.

Montréal, août 96.

A MORT, LES CANADIENS !

Chose horrible que la séparation !

Vous rappelez-vous les derniers moments d'une personne aimée : d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur ?... Oh ! dites, comme on se sent mourir soi-même, à la vue des derniers spasmes d'une agonie plus ou moins terrible... Le cœur se brise, quand on les voit là, sous ses yeux, râlant le dernier râle ; quand la Mort, triomphante enfin, étend sur eux sa main osseuse en même temps qu'elle les couvre d'un voile livide...

On a l'espoir, du moins, si l'on a gardé un peu de foi, de les retrouver, un jour.

Mais assister à une séparation éternelle de gens pleins de vie ; les voir disparaître à l'horizon, envoyant leurs derniers baisers avec leurs dernières caresses par dessus les flots bleus du beau Saint-Laurent ; avoir l'intime conviction qu'ils sont partis au-devant de la mort qui les guette là-bas de mille manières ; savoir que, même dans cet insondable mystérieux au-delà, on ne les reverra sans doute pas, parce qu'un abîme de blasphèmes et de suprêmes désespérances va les séparer de ceux qui, ici, les aiment—oh ! tenez, c'est à rendre fous de douleur ceux qui ont passé par ces souffrances !

Pourquoi, dites-le-moi, n'a-t-on pas jeté aux fers ces marchands de chair humaine à tant par tête, qui s'appellent : Agents d'émigration, ou représentants de ces pays d'une barbarie atroce ?—Pourquoi le peuple, le bon peuple de Montréal, n'a-t-il pas secoué sa torpeur devant cette iniquité, et pourquoi les pavés ne sont-ils pas sortis seuls de leurs alvéoles, pour barrer la route à ces trafiquants de chair blanche, et les lapider au besoin ?

C'est l'esclavage qui attend là-bas nos malheureux compatriotes. Un esclavage pire que la mort, et amenant, d'ailleurs, la mort bien vite.

Nous avons, en ces pays meurtriers et barbares, un oncle médecin, riche, honoré, estimé à Rio-de-Janeiro, à Nueva-Palmyra dans le Rio-Grande-do-Sul, et ailleurs. Ce qu'il nous a dit, à maintes reprises, lors d'un voyage qu'il fit en nos pays en 1872, eût suffi à détourner de semblables aventures les gens les plus insensés ! A cette époque, les noirs étaient encore esclaves ; mais malgré cela, il y avait le trafic dit *des coolies*, dans lequel trafic, on englobait les blancs aussi bien que les jaunes.

Les gouvernements d'Europe, à la suite des révélations faites en 1893 (si nos souvenirs sont exacts quant à l'année) par le consul d'Italie, puis par celui de France, les gouvernements d'Europe prirent des mesures radicales, et parvinrent à empêcher ces agents de la mort d'exercer leur lugubre industrie.

Ici, disent tous les journaux, le gouvernement s'est trouvé impuissant : qu'il fasse des lois comme en Europe, mais qu'il fasse vite : l'intérêt public l'exige.

Que l'on y prenne garde, en haut lieu : le sang appelle le sang ! Quand le peuple, trompé, violenté, martyrisé comme vont l'être nos malheureux compatriotes partis il y a huit jours, et comme ils ont commencé de l'être dès leur arrivée en pleine mer ; quand le peuple voit rouge, malheur, malheur !...

Ils ont commencé d'être martyrisés dès leur arrivée en pleine mer, nos pauvres Canadiens.

Nous n'inventons rien, et nous tenons à prouver ce

que nous avançons.—Nous avons fait, nous-même, une traversée par un steamer de cette compagnie prussienne à laquelle appartient le *Moravia*. Nous allons vous dire tout simplement les péripéties de ce voyage.

D'Anvers à la mer, les pauvres émigrants purent jouir du magnifique paysage se déroulant à leurs yeux. L'Escaut, allant s'élargissant de plus en plus, ménageait toutes sortes de surprises au regard charmé. Un joli village ; une ville cachée derrière un rideau d'arbres ; des phares, vrais monuments, surgissaient tout à coup, vers la droite surtout. Tout cela, ensoleillé, brillant, le vert tendre du feuillage tranchant sur le rouge sombre ou vif des tuiles, sur les dômes aux reflets métalliques des églises.

Puis, l'immensité mobile dans sa trompeuse immobilité, la mer, l'océan aux gouffres insondables, avec ses aspects de fonte en ébullition.

Là, tout change !

Des matelots, aux carrures athlétiques, le blasphème à la bouche, les yeux chargés de sinistres éclairs, intiment aux gens de troisième de quitter le pont et de s'enfoncer dans ces cales fétides dont l'odeur seule vous donne des haut-le-cœur.

Ils obéissent à regret, les pauvres.—Ceux qui ne vont pas assez vite, sont brutalement bousculés et poussés dans ces escaliers à pic où le moindre défaut d'attention peut causer une chute désastreuse.

On est en plein Océan. Plus que le cercle noir des abîmes à ses pieds, le cercle bleu profond sur la tête. Et à chaque horizon, vous croyez les voir se confondre en un embrassement monstrueux.

Le mal de mer exerce ses ravages. De pauvres femmes se sont étendues près des machines, sur le pont, à l'abri de la froide brise de mer : car elle est presque toujours froide, cette bienfaisante brise saline... pour ceux qui se portent bien.

Un matelot passe. Il donne des coups de pied à ces misérables à moitié mortes, et d'une voix terrible, leur ordonne de descendre ! Des enfants, des fillettes de 6 à 8 ans sont appuyées sur les genoux de leurs mères hébétées : ces Prussiens sans cœur les frappent à leur tour à coups de pied pour les forcer de déguerpir.

Une nourriture infecte et puante est distribuée. Jamais, les pommes de terre ne sont lavées, ni épluchées ! Une viande noire, visqueuse, d'une odeur de charogne, ou du poisson, vraie pourriture ! Le pain était moisi : sur notre réclamation comme publiciste, on leur en donna d'autre.

Voilà ce qu'auront nos compatriotes à bord du *Moravia* ; oh ! s'ils pouvaient nous téléphoner aujourd'hui, à présent, à l'heure où vous lisez ceci, vous seriez effrayés et vous sentiriez bouillonner tout votre sang dans vos veines !

Par une nuit de brouillard, à quelque distance des côtes d'Irlande, notre navire coule à pic une goëlette anglaise : on stoppe quelque temps ; la syène lance sa note lugubre sur la plaine mouvante ; des matelots, des bouées en mains, une chaloupe prête à être lancée, jettent au vent des appels à donner le frisson... Puis, le navire reprend sa route ; le matin, on répara avec une activité fiévreuse les dégâts de l'abordage, avant que personne vint sur le pont ; et jamais, plus jamais, il ne fut question de cet accident.

Les pauvres veuves, les mères, les filles, attendent-elles encore leurs époux, leurs fils, leurs pères ?... Qui leur aura dit, depuis des années, s'ils sont morts, qui les a fait mourir, où ils sont disparus ? La misère s'est assise à leurs foyers depuis cette date fatale... et le navire prussien continue ses voyages, envoyant peut-être, de temps à autre, quelqu'autre petit bâtiment au fond des abîmes, sans plus s'en soucier que de celui dont nous venons de parler.

En temps de brouillard, violant les lois maritimes internationales, ils ralentissent peu ou point leur vitesse, sans souci des malheurs qu'ils sèment !

Mais un navire plus fort peut venir en collision avec eux : le *Moravia* peut éprouver un pareil désastre... ce serait presque préférable !

Pauvres compatriotes ! vous êtes partis en chantant, pour vous tromper vous-mêmes et vous empêcher

d'avoir peur. Vous séparer de vos amis, de vos biens, de la Patrie, cette âme vivifiant nos âmes, vous a causé un chagrin poignant que vous n'avez pas voulu laisser paraître. Mais que sera-ce quand vous serez convaincus que l'on vous a trompés, que l'on vous a réduits à l'esclavage le plus honteux, vous, hommes libres du libre Canada ? Quelle ne sera pas votre rage—rage impuissante, pauvres amis !—quand vous serez forcés de vous dire :

“ Est-ce moi, le chef de famille, le père de ces malheureux enfants, qui les ai voués aux fers, aux traitements barbares, à la mort la plus terrible, mort lente, peut-être, mort certaine, dans tous les cas, et avant l'âge ? ”

Et ici, Rachel pleure sur les siens, parce qu'ils ne sont plus !

Malédiction sur les marchands de chair humaine !

Jimmie Picard

PETITE POSTE EN FAMILLE

Aimée Patrie, Québec.—Bon et accepté.

Eneri, Montréal.—Passera, mais nous ne saurions dire quand.

Un jeune, Montréal.—Peut passer, à son tour. La prochaine fois, soyez plus viril.

Rosemadec, Saint-Lin.—Vous êtes trop “ révolutionnaire en poésie,” mon jeune ami. Impossible de publier votre dernier envoi... même cinq mois après sa réception. Il n'y a pas de raison pour que la pensée ne soit juste, le vers étant aussi convenable. La prosodie française, avec ses règles séculaires et sages, n'a rien à envier à la versification d'Albion.

Ribon, Montréal.—Bravo ! estimable collaborateur. Vous avez compris qu'un article sur novembre est d'autant plus assuré de passer en son temps qu'il nous est envoyé un mois d'avance.

LE COIN DES ENFANTS

LA FÊTE DE MIANNE

La joie est grande à la maison. En voulez-vous savoir la cause ? Mademoiselle Mianne (*Marie-Anne*) célèbre aujourd'hui le troisième anniversaire de sa naissance.

C'est pourquoi papa et maman, occupés à préparer les cadeaux destinés à leur chérie, sont enfermés dans leur chambre depuis deux longues heures, au grand déplaisir de la petite qui, ennemie de la solitude, vient de temps en temps heurter la porte, de son petit poing fermé.

Enfin, la porte s'ouvre et la mignonne s'élanche dans la chambre ; mais elle s'arrête court, à la vue des jouets étalés sous ses yeux. Cette surprise ne dure pas, cependant, et fait place à la plus vive allégresse. L'enfant saute de joie devant ces cadeaux qui sont pour elle autant de trésors, allant de l'un à l'autre, sans s'arrêter à aucun ; puis elle se retourne et aperçoit ses parents qui la regardent en souriant. Alors, elle court se jeter dans leurs bras et les couvre de baisers. Je vous laisse à penser si ses caresses lui sont rendues.

Mais ce n'est pas tout ; après ces touchants élans de tendresse entre le papa, la maman et leur cher bébé, Mianne se dispose à faire l'inventaire de ses richesses. “ La belle poupée,” dit-elle, c'est “ son père ” qui l'a achetée... pour Mianne ! et pis, le ti piano, c'est “ sa mère ” qui le donne à sa tite fille, hein ! Ainsi de suite jusqu'à ce que tous les donateurs soient nommés.

Mais le temps passe ; le père, que son travail appelle, doit s'éloigner, avec peine, de cet intérieur si joyeux. Après avoir embrassé vingt fois sa petite bien-aimée, il la laisse, toute à son bonheur, auprès de sa bonne mère et s'en va, le cœur rempli d'une émotion délicieuse, emportant, lui aussi, du bonheur sans mélange pour toute une journée.

LISSETTE.

COURRIER DE LA MODE

(De la Saison)

Quelle va être la nouvelle physionomie de la mode, cet hiver ? Plus simple, beaucoup plus simple que l'hiver dernier. D'abord, plus de godets, revenant en avant des jupes. La jupe se fera à tablier biaisé, dessinant les formes, et ample derrière. Puis, les manches seront plates, ornées dans le haut, telles que nos dessins les montrent. Les ornements de chapeaux seront plutôt couchés que droits. Nous pourrions entrer dans une voiture sans compromettre nos aigrettes. Mais, il y a un mais qu'il dépend de vous de supprimer, Mesdames. Ce mais est le retour de la tournure. Nous n'aurons qu'à faire grève et à nous refuser obstinément à porter cet instrument de supplice. C'est ce que je ferai, pour ma part. J'ai vu des tournures et j'ai vu aussi des jupons entiers en crin, raides comme des murailles et des jupons de tulle de coton à ressorts, du haut en bas derrière et encore de longues

tournures à tuyaux de crin. Tout cela s'étale majestueusement du bas et se termine à la taille en un petit espace tout plat de quelques centimètres. Inutile de dire que le jupon blanc, que nous avons tant défendu, est de nouveau très en faveur, mais non le jupon blanc souple, à peine empesé et tout frissonnant de dentelles plissées. Non, ces jupons sont en gros nansouck à triples volants empesés, ornés de broderies, de points ajourés, de points d'ornement, de plis et surtout d'incrustations de guipure jaune. Tout cela est lourd et n'a qu'un but : évaser les jupes et faire, par conséquent, office de tournure.

Pour les personnes de fortune ordinaire ou de goûts raisonnables, qui n'aiment pas enrichir les blanchisseuses, on fait d'autres jupons en tangeps de couleur demi-foncée. Le tangeps n'est autre que ce qu'on appelait aussi la mousseline caoutchouc, qui servait, comme la grosse mousseline, à faire des faux-ourlets pour les jupes. Ce tangeps nouveau se blanchit et surtout s'amidonne très bien.

A remarquer, pour les corsages, qu'ils se feront beaucoup plus ajustés. Par conséquent, il faudra revenir à des corsets plus sérieux que les petites ceintures qui depuis deux ans font le bonheur des Parisiennes. Le corsage ajusté étant surtout avantageux fait à basques, inutile d'ajouter que toutes les casques à basques seront fort appréciées des élégantes. Malgré cela, les robes à ceintures se porteront encore tout l'hiver.

Ces robes sont fort avantageuses pour les tailles minces et rondes. La ceinture corselet, dont on a un peu abusé, pendant l'été, se portera encore, en même temps que la ceinture longue flottante, en beau ruban ou en étoffe semblable à la robe. Pour ces ceintures en pareil, la façon préférée est à longs pans, étroits du haut et très larges et arrondis du bas. Longues ceintures et crinolines vont bien ensemble, les unes peuvent s'étaler à l'aise sur les autres.

Par nos descriptions, on peut voir qu'on ne double plus les jupes entièrement de crin. On les double seulement à mi-hauteur, et c'est assez.



ROBE AVEC ÉCHARPE. CHAPEAU A FOND DE TULLE

TOILETTE EN MOIRE FANTAISIE

COSTUME AVEC GARNITURE EN PASTRON. CHAPEAU D'AUTOMNE

Les projets relatifs aux tournures, dont nous parlons plus haut, ont justement pour but de rendre les robes moins lourdes en les doublant seulement d'une étoffe légère et en les soutenant par un faux-ourlet raide et la dite tournure.

Depuis deux ans déjà on annonce le retour définitif de la crinoline et nos contemporaines ont refusé de souscrire à ce désir des maîtres de la grande couture, qui s'entendent pour cela avec les fabricants de jupons et corsets.

Espérons qu'il en sera de même, cet hiver.

Les tendances nouvelles de la mode auront ceci d'agréable : c'est qu'il sera facile de transformer les anciennes robes et les anciennes manches ne pèchant que par trop d'ampleur. Cela n'a pas été aussi commode lorsque les manches s'élargissant chaque jour un peu plus, il s'est agi de se servir des robes déjà

portées, qui se trouvaient toujours et quand même démodées.

En ce moment, les modistes sont en grand mouvement pour leurs modèles d'hiver. Ces premiers modèles ne décident pas de la mode proprement dite. Ils se recommandent par beaucoup d'imprévu et personne ne veut être la première à lancer les nouvelles coiffures. Puis, cela se calme et il est permis de voir clair. Ce n'est donc que dans une quinzaine de jours qu'il sera possible de faire un choix. Nous dirons à nos lectrices ce qui nous aura paru digne d'elles, lorsque le moment sera venu

BLANCHE DE GÉRY.

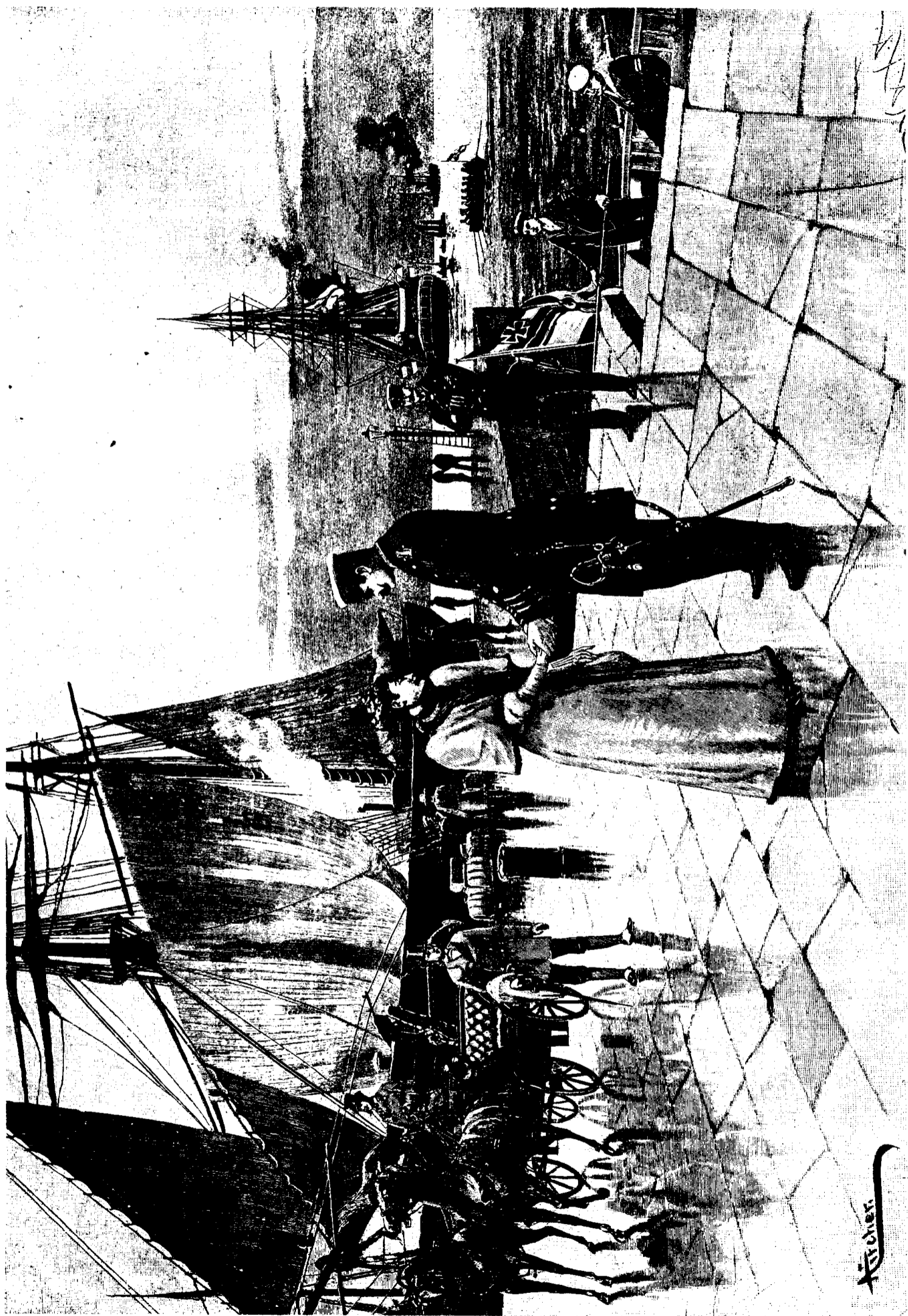
PROPOSITION DÉLICATE

(Voir gravure)

Cette jolie toile, de M. Eugène Deully, qui fut très admirée au dernier Salon des Champs-Élysées (Paris), met en scène deux personnages du temps de la Romance, se disant, en langage imagé et conventionnel, de ces riens charmants qui suffisaient à troubler les cœurs sensibles et à enflammer les imaginations romantiques.

La composition est tout à fait gracieuse, et l'artiste en a pris prétexte pour nous montrer les plus charmantes qualités de poète et de coloriste.

La philosophie ne doit pas prendre de masque, mais elle peut porter un voile. CHARLES DE RÉMUSAT. Ne jugez pas sur la parole d'un homme, attendez en le résultat pour vous prononcer.



L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE PARTANT EN VOYAGE.—LES ADIEUX A L'IMPÉRATRICE

Hécher



BEAUX-ARTS.—PROPOSITION DÉLICATE, TABLEAU DE M. DEULLY



ÉGLISE DE SAINTE-ROSE DE WATFORD, COMTÉ DE DORCHESTER

SAINTE-ROSE DE WATFORD

(Voir gravure)

Il y a en Irlande un comté de Waterford (*water*, eau ; *ford*, gué). Est-ce en souvenir de ce comté qu'on a donné le nom de Watford à un des cantons du comté de Dorchester ? En l'absence de preuves positives, il nous est permis de le supposer.

Watford a été placé sous la protection de sainte Rose, en l'honneur d'une parente du cardinal Taschereau, qui portait ce prénom et qui, à l'origine de la mission, fit un don d'une cinquantaine de dollars pour aider à faire défricher la terre de la fabrique.

C'est en 1880 que la chapelle de Sainte-Rose de Watford a été construite. Elle mesure quarante pieds de longueur, sur trente de largeur, et est toute en bois. Ses proportions sont bien modestes, mais les habitants de cette paroisse, qui ne sont pas nombreux, espèrent qu'avec le temps, ils pourront élever une église plus convenable.

M. l'abbé Ulric East, qui est le premier curé de Sainte-Rose de Watford, est arrivé dans la paroisse le 6 octobre 1893.

Pierre-Georges Roy

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Une curieuse coutume des paysans de Roumanie.

Lorsqu'une jeune fille est en âge de se marier, son trousseau, qui a été fait et brodé par elle, est placé dans un grand coffret. Un futur époux se présente-t-il, il a le droit d'ouvrir le coffret et d'en inspecter le contenu. S'il est satisfait de la quantité des objets qu'il renferme, il demande officiellement la main de la fille ; si, au contraire, le trousseau ne lui convient pas, il peut se retirer sans qu'on puisse considérer ce fait comme une impolitesse.

Très pratique, comme on le voit, les paysans de Roumanie.

Un jour, Berryer souleva un tumulte dans la gauche par une attaque excessive. Une partie de la Chambre se leva, demandant que l'orateur fût rappelé à l'ordre.

Gravement, le président Dupin interrompit Berryer. — Je prie l'orateur qui est à la tribune de respecter le sentiment de ses honorables collègues et leurs personnes, sinon je me verrai forcé de lui appliquer les sévérités du règlement.

Et les naifs d'applaudir à la semonce du président, pendant que, se penchant sur son épaule, celui-ci disait sournoisement à Berryer :

— Va donc, cogne dessus, tu es en verve !

Sincérité parlementaire !

Au commencement de ce siècle, lisons-nous dans le *Musée des Familles*, il était de coutume, en plusieurs cantons suisses, d'obliger tous les nouveaux mariés de planter, sur les bords des routes, six arbres au moment de leur mariage et deux à la naissance de chaque enfant.

On devait, à cette loi, l'avantage de voir les routes bordées la plupart d'arbres fruitiers productifs, et l'on estimait à huit ou dix milliers les plantations qui se faisaient chaque année.

Le *Journal d'hygiène* s'est amusé à faire un amusant résumé des coutumes chinoises qui semblent être en quelque sorte la contre-partie des usages européens.

Ainsi, en Chine, on se réjouit à la mort de ses parents. Une fiancée pleure quand elle va dans la demeure de son époux. Un Chinois s'informe toujours non de votre santé mais de votre revenu. Il s'offense si on lui demande des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Il se couvre la tête quand il vous rencontre, revêt des habits blancs quand il est en deuil. Le titre d'un livre est à la fin ; il se lit de droite à gauche et de bas en haut. Les écoliers récitent leur leçon en tournant le dos au maître. Les mères n'embrassent jamais leurs enfants. Les diners chinois commencent par les fruits et finissent par la soupe. Les Chinois montent à cheval à droite. Dans leurs constructions, ils commencent par le toit. Les Chinois ne se coupent

jamais les ongles et on voit des mandarins qui en portent de 10 centimètres de long. Leurs journaux ne parlent jamais de politique. Enfin, l'aiguille de la boussole, au lieu de se tourner vers le nord, se tourne vers le sud.

Est-ce l'excès d'une civilisation spéciale ? Est-ce de la barbarie atavique ? Voilà ce qu'il est difficile de déterminer. On peut affirmer, en tout cas, que beaucoup de ces usages asiatiques ont le tort d'être pratiquement illogiques, ce qui donne une fâcheuse impression de l'ensemble.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—L. Labelle, 140, rue St-Urbain ; Mlle Amanda Reinhardt, 471, rue Jacques-Cartier ; L.-F. Gareau, hospice Auclair, rue Sanguinet ; Joseph Villeneuve, 1621, rue St-Denis ; Mme Narcisse Perrault, 1312, rue DeMontigny ; Mme J.-Baptiste Quesnelle, 356, rue Amherst ; L.-J. Béliveau, 73, rue Dubord ; E. Corbin, 342, rue Richmond ; Authime Rochon, 459, rue Jacques-Cartier ; Orphir Lachaine, 777, rue Cadieux ; Alfred Pelletier, 493, rue Gain ; L. Laliberté, 160, rue Plessis ; A. Lamy, 200 $\frac{1}{2}$, rue Sanguinet ; André Séguin, 59, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Odias Morin, 214, avenue Duluth ; Mme P.-O. Fiset, 453, rue St-Laurent.

Saint-Henri de Montréal.—Joseph Proulx, 70, rue Sainte-Emélie.

Québec.—Alfred Emond, 248, rue St-François, Saint-Roch ; Mlle Marie-Louise Leclerc, 208, rue Ste-Hélène, St-Roch ; Antonio Roy, 28, rue Lachevrotière, faubourg St-Jean ; A. Bolduc, 166, rue St-Jean ; Alexandre L'Hôte, 300, rue St-Valier, St-Sauveur ; M. X.-R. Chenelt, 184, rue Notre-Dame-des-Anges, St-Roch ; Etienne Lefebvre, 259, rue de la Reine, St-Roch.

Rigaud.—Mlle Charlebois ; L.-J.-O. Chevrier.

Ottawa.—J. A. Patry, 63 $\frac{1}{2}$, rue Rideau.

Saint-Timothée.—L.-A. Daigneault.

Saint-Hubert.—T. Charron.

Trois-Rivières.—O. Beaulac.

St-Alexis de Montcalm.—Médéric Magnan.

Somerset.—Nap Therriault.

Saint-Valier de Bellechasse.—Ernest Roy.

Joly, Manitoba.—Mme F. Préfontaine.

Terrebonne.—F. Barriero.

Salem, Mass.—André Fraser, 20, rue Salem.

Un *Disparu*, quel livre splendide, intéressant à lire ! Sa lecture laisse les meilleures impressions et les plus agréables pensées. Prix, 10c. G.-A. Dumont, 1826, Sainte-Catherine.

UN COUP DE MAIN



La longue causerie guidée des deux timides amoureux a fini par fatiguer le vieux bonhomme, d'abord impassible. Il baille et s'étend demeurément les bras.



Un mouvement plus prononcé en ce sens fait que soudain, il leur rend le bon service d'amener une sanction pratique, par un baiser improvisé, à ce qui menaçait de tourner en un fastidieux entretien.

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

M. d'Hautefort regrettera beaucoup de vous déranger, mais il désire s'entretenir avec vous à l'instant même.

—Impossible.

En ce cas, monsieur, je serai obligé d'avoir recours à la force.

Et il exhiba son mandat d'amener.

—Une arrestation... Je ne m'étais pas trompé... murmura le jeune homme... Pauvre Clotilde ! Pauvre, pauvre Bérengère !

Et il soupira.

—Je vous suis, monsieur, dit-il à l'agent.

Un quart d'heure après, Jourdan était en présence du juge.

Il n'avait rien perdu de son calme ni de son sang-froid.

Il n'était pas coupable du meurtre qu'on allait lui reprocher. La coupable, c'était la femme de ce juge, de ce juge qui allait l'interroger, l'accuser, le faire condamner peut-être.

Et s'il était aussi calme, c'est qu'il était toujours prêt au sacrifice et qu'il voulait pousser son dévouement jusqu'au bout.

Singulière et tragique situation que celle-là. Il s'y complaisait, pour ainsi dire, fier de ce qu'il faisait, de ce qu'il rêvait, heureux de souffrir pour son mystérieux amour.

Rien, chez le juge, ne lui faisait pressentir le danger qu'il courait ; pas un soupçon ne lui était venu.

C'était l'âme en repos qu'il allait interroger le jeune homme, ayant seulement une tristesse, celle de l'avoir cru honnête, une crainte, celle de le découvrir coupable.

Il lui indiqua un siège, d'un geste silencieux.

—Vous vous doutez, sans doute, monsieur Jourdan, de la raison qui vous amène devant moi ?

—J'attends que vous me l'expliquiez, monsieur.

—Vous êtes accusé d'avoir assassiné Lafistole....

—Sur quoi repose cette accusation ?

—Je pourrais ne pas vous répondre et vous presser de questions, de détails, afin de vous embarrasser. Rien ne serait plus simple, en effet, que de vous demander ce que vous faisiez le soir où le crime a été commis. J'aime mieux aller droit au but. Reconnaissez-vous avoir tué cet homme ?

—Si je niais ?

—Répondez !....

L'heure la plus grave de sa vie venait de sonner pour Jourdan.

Si disposé qu'il fût, il n'en éprouva pas moins, au moment de s'avouer coupable, une sorte de frémissement de crainte.

On ne sacrifie pas ainsi, sans regrets, toute une vie de travail et d'honnêteté.

Mais il se raidit contre cette émotion.

Et d'une voix qu'il s'efforce de rendre ferme :

—Je suis l'auteur du crime ! Je ne nie rien.

Le juge poussa un soupir.

Il avait espéré qu'au moins Jourdan se défendrait.

Et voilà qu'à la première question il s'avouait coupable.

Ainsi, ces yeux doux, profonds et fiers, reflétaient l'âme d'un scélérat ?

—Était-ce possible ?

—C'est bien vous qui avez été aperçu, la nuit emportant sur votre épaule le cadavre de Lafistole ?

—C'est moi.

—Pourquoi l'emportiez-vous ? Dans quel but ?

—Je ne puis le dire.

—Où le crime s'est-il commis ?

—Il m'est impossible de le révéler.

—Et ce crime, quelle en est l'excuse ? Quel en a été le motif ?...

Car je ne puis croire que vous êtes un criminel vulgaire.... Connaissiez-vous Lafistole ?

—Non.

—Alors, ce meurtre ?....

—Sans motif.... un accès de folie....

Le juge fronça le sourcil.

Il sentait que Jourdan ne disait plus la vérité.

—L'enfant qui vous a surpris la nuit, et avec lequel vous serez confronté tout à l'heure, affirme que vous étiez accompagné par une femme....

—Il se trompe. J'étais seul.

—Cependant sa déposition est très catégorique.

—Que ne nomme-t-il cette femme ? Il m'a bien reconnu, pour-quoi ne la reconnaîtrait-il pas ?

—Elle avait le visage voilé. Il n'a pu distinguer ses traits.

Jourdan respira.

Il avait craint, un moment, que Clotilde ne fût soupçonnée !

—Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit. J'étais seul. Je n'ai aucun complice.

—Vous mentez.

Jourdan ne répondit pas.

Le juge fit introduire Cadour et lui demanda :

—Est-ce bien cet homme que tu as vu la nuit ?.... Le reconnais-tu ? Ne te trompes-tu pas ?

—C'est lui, oui, monsieur.

—Affirmes-tu toujours qu'une femme l'accompagnait ?

—Je l'affirme. La femme marchait derrière lui, tout près. Et ils ne parlaient ni l'un ni l'autre.

—Il prétend qu'il était seul.

—C'est un menteur.

Cadour sortit.

—Vous avez entendu ? dit le juge.

—Oui, je le répète, cet enfant se trompe.

—Voulez vous me dire le nom de cette femme ?

Jourdan resta silencieux.

Il regardait Daniel d'un œil anxieux. Il se disait :

—Cette femme, c'est la tienne. Malheureux, pourquoi me demandes-tu son nom ?

Et le juge, poursuivant son idée, reprenait :

—Ce nom m'expliquerait, j'en suis sûr, le mystère que vous me cachez. A moins que vous ne vouliez vous faire condamner de gaieté de cœur, ce nom il faudra bien que vous le disiez devant la cour d'assises.

Jourdan ne répondit pas.

—Ainsi, vous ne trouvez rien pour vous défendre ? rien pour atténuer votre crime ?....

—Rien.

—Je vous maintiens donc en état d'arrestation.

—C'est votre devoir.

Pendant que Daniel interrogeait Jourdan, que se passait-il à l'hôtel de la rue du Châtelet ?

Au sortir du cabinet du juge d'instruction, Valentin avait couru à l'hôtel.

Mme d'Hautefort et Bérengère venaient d'y arriver ; la voiture qui les avait amenées de Vilvaudran était encore dans la cour, tout attelée.

Valentin pria Clotilde de le recevoir.

Il voulait, sachant son amitié pour Jourdan, lui apprendre tout de suite qu'il avait dû le faire arrêter.

Et c'est ce qu'il lui dit. Ce fut son premier mot.

Clotilde n'était pas seule.

En ces heures suprêmes et dramatiques. Bérengère n'avait pas voulu abandonner sa mère.

N'avait-elle pas à redouter quelque acte de désespoir ?

Puis, elle était la seule confidente du crime ; c'était d'elle que devaient venir les consolations.

Très ému, malgré la certitude qu'il avait de la culpabilité de Jourdan, Valentin disait :

—Pierre est en ce moment interrogé par M. d'Hautefort. Il ne quittera le cabinet du juge que pour être incarcéré, jusqu'à sa comparution devant les assises.

—A moins qu'il ne se disculpe ! dit Bérengère.

—Oh ! il ne le pourra.

—Qui sait ?

—S'il ne le peut lui-même, fit Clotilde avec un rire étrange, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui viendra le sauver en prenant la responsabilité du crime.

Valentin fit un geste de doute.

Clotilde acheva :

—Cette femme, par exemple, qui l'accompagnait ?....

Et la mère et la fille échangèrent un rapide et navrant regard.

—Bérengère, dit Valentin, je connais votre amitié pour Jourdan. Vous avez compris à quel sentiment j'obéissais en l'accusant. J'ai voulu réhabiliter le nom que je porte.... le vôtre, Bérengère, puisque vous serez ma femme ; il est impossible que vous me gardiez rancune de ce qui arrive.

La jeune fille resta quelques instants silencieuse.

Elle gardait la tête penchée sur sa poitrine. Elle était extrêmement pâle et tous ses traits reflétaient une fatigue énorme. La révélation qu'elle avait surprise avait brisé la pauvre enfant.

—Mère, dit-elle bas à Clotilde, je désirerais rester seule un moment avec lui.

Elle montrait le jeune homme.

—Que veux-tu lui dire ?
 —Tu le sauras.
 —Tu es libre. Tout ce que tu feras ne peut être dicté que par la droiture de ton cœur.
 Clotilde sortit.
 Les jeunes gens étaient seuls.
 Valentin ressentait une vague inquiétude. Il venait de comprendre, tout à coup, qu'il n'était plus dans l'intimité de ces deux femmes. Quelque chose les séparait de lui, qu'il ne pouvait deviner. Cela l'attristait. Mais il était fort de son devoir. Il ne se reprochait rien. Ce qu'il avait fait, il devait le faire. Tout autre fils respectueux de la mémoire d'un père aimé eût agi comme lui.
 Il demanda, mais non sans trembler un peu.
 —Vous avez à me parler, Bérengère ?
 Elle fit signe que oui.
 Il lui prit doucement les mains et la regarda avec tendresse :
 Elle se taisait, détournait les yeux.
 —Qu'avez-vous, Bérengère ? . . . Que voulez-vous me dire !
 La douleur l'avait prise, elle aussi, et triomphait d'elle.
 Après la mère, la fille !
 Bérengère sentit ses yeux se mouiller de larmes.
 Ce qu'elle voulait lui dire, à Valentin, c'était que désormais il ne devait plus penser à elle ! . . .
 Quels que fussent être les événements, le mariage était impossible. Elle avait fait le sacrifice d'elle-même. Et elle allait prier Valentin de renoncer à ses espérances.
 C'était donc son rêve de jeune fille qui s'évanouissait.
 Valentin, l'ami de son cœur, ne serait plus maintenant qu'un étranger pour elle !
 Comment allait-il recevoir cette confidence ?
 Il adorait Bérengère. Il ne renoncerait pas à elle, ainsi, de gaieté de cœur, sans explications !
 Ah ! certes, elle n'en savait rien !
 Et voilà pourquoi elle avait si peur, pourquoi elle tremblait, pourquoi elle détournait les yeux.
 Il implorait :
 —Bérengère ! disait-il, les yeux suppliants.
 Elle appela tout son courage :
 —Valentin, mon ami, dit-elle, j'ai une grave confidence à vous faire.
 —De quoi s'agit-il ?
 —Mais auparavant, je voudrais obtenir de vous une promesse. Lorsque je vous aurai fait cette confidence, je voudrais que vous ayez assez d'affection pour moi pour ne pas m'interroger, ne point vouloir apprendre de moi plus de choses que je ne veux vous en dire.
 —Vous m'effrayez !
 —Promettez-vous ?
 Il hésitait.
 —Il le faut, dit-elle, si vous m'aimez.
 —Je ne vous interrogerai pas. Parlez.
 —Elle soupira profondément.
 —Valentin, je vous aime . . . vous m'aimez . . . et cependant. Elle s'arrêta. La phrase fatale ne pouvait sortir de ses lèvres.
 —Cependant ? disait-il de plus en plus inquiet.
 —Nous devons nous séparer à jamais . . .
 Elle l'avait dit enfin.
 Mais lui ne comprenait pas.
 —Nous séparer ! nous séparer !
 —Vous devez renoncer à moi comme je dois renoncer à vous.
 —Moi ! moi ! s'écria-t-il.
 Et il eut un rire d'incrédulité.
 —Pourquoi me dire cela ? Pourquoi vouloir me mettre à l'épreuve ? Puisque vous m'aimez et puisque je vous aime !
 —Il le faut.
 Il continuait de rire.
 —Ah ! Bérengère, que vous êtes cruelle de vous jouer ainsi de moi !
 —Hélas ! comme je serais coupable si c'était un jeu !
 Il ne riait plus. Brusquement il était devenu très grave.
 Il avait conservé dans les siennes les mains de Bérengère.
 Il les porta à ses lèvres tendrement.
 —Bérengère, dites-moi tout, ouvrez-moi votre cœur . . .
 —Valentin !
 —Vous ne m'aimez plus.
 —Oh ! mon Valentin ! . . .
 —Alors, que se passe-t-il ?
 —Valentin, nous ne nous verrons plus. Je ne serai pas votre femme.
 —Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait qui vous ait déplu ?
 —Rien.
 —Alors ?
 —Souvenez-vous que vous m'avez promis de ne pas m'interroger.
 —Je ne pouvais prévoir ce que vous alliez m'apprendre. Répon-

dez-moi, Bérengère, qu'ai-je fait ? Pourquoi cette résolution ? . . . Ne savez-vous pas que je vous aime du plus profond de mon cœur ?
 —Moi aussi, je vous aime. Ne vous l'ai-je pas dit ?
 —Alors, je ne comprends plus.
 Ils restèrent silencieux longtemps.
 Dans l'esprit de Valentin, l'éternelle question, la seule, se posait.
 —Pourquoi ? Pourquoi ?
 Et tout haut, avec énergie :
 —J'ai le droit de connaître les motifs d'une résolution aussi inexplicable. Bérengère, ces motifs, vous me les direz ?
 —Non.
 —Mais songez-y, en vous taisant, vous me laissez tout supposer.
 —Et que pourriez-vous supposer, mon ami ?
 —Que sais-je, moi ? Toutes les folies ! . . . Car je n'ai pas ma raison, en ce moment . . . Qui sait si vous ne vous abusez pas en croyant m'aimer ?
 —Oh ! Valentin !
 Mais lui, s'exaltant :
 —Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas ! Et vous en aimez un autre ! . . . Qui ? . . . Est-il si difficile de le découvrir, celui-là ? . . . Est-ce que vous ne vous êtes pas trahie, vous-même, plus d'une fois !
 —Oh ! mon ami, que dites-vous, prenez garde.
 —Non, je ne me trompe pas.
 —Valentin . . .
 —N'ai-je pas vu votre émotion, lorsque je vous ai confié quels étaient mes soupçons sur Pierre Jourdan ? . . . Si cet homme n'avait été qu'un ami pour vous, auriez-vous été aussi inquiète, aussi alarmée ? . . . C'est lui que vous aimez, j'en suis sûr, maintenant. Et voilà pourquoi vous me dites si froidement qu'il faut que nous nous séparions . . .
 —Oh ! que vous êtes injuste, mon ami !
 —C'est la vérité . . . C'est la vérité.
 —Calmez-vous, Valentin. J'ai une amitié profonde pour Pierre ; je ne vous l'ai jamais caché, une amitié qui date de notre extrême enfance. Quoi donc de plus naturel que je me sois émue d'une accusation aussi terrible que celle que vous avez portée contre lui ! Mais c'est vous que j'aime, Valentin. Je n'ai jamais aimé que vous. Est-il besoin de vous le redire ? Ne le savez-vous pas, et pourquoi contraindre votre cœur à croire le contraire ?
 —Cependant, le motif de la séparation nécessaire entre nous, quel est-il ?
 —Ne m'interrogez pas.
 —Je veux le savoir pourtant, je veux le savoir.
 —Je ne puis vous le dire.
 —Et si demain j'apprends que vous en épousez un autre ?
 —Oh ! Valentin, dit-elle, avec un sourire d'une infinie tristesse, je ne me marierai jamais . . .
 —Que croire ? que croire ?
 —Si je me marie, vous aurez le droit de venir me dire que je suis parjure . . . Jusque-là, soyez certain, du moins, que je vous aime et que je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle d'être votre femme.
 —Ainsi, c'est fini ? . . . dit-il, accablé, le front lourd.
 —Oui.
 —Nous ne nous reverrons plus.
 —Que comme deux amis, non plus comme des fiancés.
 —Votre mère connaît sans doute votre résolution ?
 —Elle ne la connaît pas encore.
 —Ah ! mais alors . . .
 —Je vais la lui apprendre.
 —Et M. d'Hautefort ? . . . Et votre grand-père ?
 —Ils ne savent rien . . .
 —Et s'ils vous désapprouvent ?
 Elle ne répondit pas. Clotilde, elle, comprendrait vite les mystérieuses raisons qui avaient fait agir sa fille, mais Daniel ? mais le père de Daniel ? Ils l'interrogeraient à leur tour . . . Et que dirait-elle ? Mettrait-elle sa résolution sur le compte d'un caprice ? Quels prétextes inventer ? Elle en perdait la tête. Les deux magistrats n'allaient-ils pas la presser de questions ? Ils lui tendraient des pièges.
 Elle n'échapperait pas à cette perspicacité. Ils la désapprouveraient assurément, au premier abord, et, comme elle ne pourrait s'expliquer, elle éveillerait leurs soupçons.
 Où allait-elle ainsi ?
 Dans quel inconnu terrible était-elle jetée ? Valentin, la voyant silencieuse, répéta :
 —Si votre père et votre grand-père désapprouvent votre volonté, leur résisterez-vous ?
 —Oui, dit-elle faiblement.
 —Mais, à eux du moins, il faudra bien que vous fassiez connaître les vrais motifs de votre étrange conduite.
 Elle secoua la tête.
 —Eux non plus, Valentin, ne doivent rien savoir.

Elle avait parlé avec une gravité triste. Il n'osa pas l'interroger de nouveau. Du reste, tout en elle indiquait une souffrance énorme. Elle semblait brisée par la résistance morale qu'elle venait d'opposer aux supplications de celui qu'elle aimait. Elle le voyait désespéré et désespéré à cause d'elle, sans consolations possibles. Elle voyait les yeux du pauvre garçon emplis de grosses larmes. Ces larmes, c'était elle qui les faisait couler ! Toute cette douleur, c'était son ouvrage à elle ! . . .

—Béregère, dit-il d'une voix assourdie par sa profonde émotion, je vous aime tant ! vous n'aurez pas pitié . . .

Elle détourna la tête.

—N'oubliez jamais que je vous aime, dit-elle.

—Béregère !

Et il tendait les mains vers elle, car elle avait retiré les siennes et s'était un peu éloignée de lui.

—Non, non, c'est fini . . . plus jamais, plus jamais !

Il baissa les yeux.

Les larmes longtemps contenues coulèrent lentement sur son visage convulsé.

Et il sortit en murmurant :

—Je vous pardonne, je vous pardonne !

A peine était-elle seule que Clotilde entra.

Elle ne prononça pas un mot.

Elle vint à sa fille, l'entoura de ses bras, fiévreusement, la pressa contre son cœur de toutes ses forces.

Elle avait tout entendu

—Mère ! Mère !

Et cette fois, ses sanglots éclatent, en une crise nerveuse.

Et la mère se dit, supplice atroce :

—C'est ma faute ! C'est ma faute !

Cette crise dure longtemps. Le cœur de la pauvre mère est déchiré par les sanglots.

C'est la première fois qu'elle fait pleurer sa fille.

Enfin Béregère se calme

Et c'est elle qui songe, tout de suite, à rassurer Clotilde.

—Mère, pardonne . . . Je ne pleurerai plus . . .

—Ma pauvre enfant !

—C'était plus fort que moi, vois-tu ! Je l'aime tant ! . . .

Quand je l'ai vu partir si triste, j'ai senti que ma vie s'en allait avec lui ! . . . Mère, pardonne ! . . . C'est fini . . . Je te promets d'être plus courageuse à l'avenir . . .

Clotilde l'emmena dans sa chambre.

Elle reste auprès de la jeune fille pendant quelques minutes, puis elle se lève pour sortir.

Il y a un grave devoir qu'il faut qu'elle remplisse.

Elle n'y faillira point.

Jourdan est accusé. Il faut qu'elle le sauve.

—Adieu, dit-elle, attends-moi !

—Où vas-tu ?

—Au parquet !

—Que comptes-tu faire ?

—Tu le sauras plus tard.

Clotilde sort en toute hâte, courant presque comme si elle avait peur de revenir sur sa résolution, comme si elle n'était pas sûre d'elle-même.

Elle descend.

La voiture est toujours dans la cour.

C'est Clotilde, tout à l'heure, qui a donné l'ordre de ne pas la dételé.

Elle y monte, jette deux mots au cocher, correct sur son siège, et la voiture fait retentir les pavés antiques de la cour en s'ébranlant.

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

I

Daniel était toujours dans son cabinet.

Il venait de terminer l'interrogatoire sommaire de Jourdan.

Et il se disposait à remettre le jeune homme entre les mains de la gendarmerie, pour le faire écrouer à la prison, lorsqu'un garçon entra et lui remit une lettre.

Sur l'enveloppe, rien.

Il la déchira et déplia le papier.

C'était l'écriture de sa femme.

Et en effet, les quelques mots écrits là, si tremblés qu'ils fussent, étaient signés : Clotilde.

La lettre disait :

« J'arrive de Vilvaudran. J'apprends l'arrestation de M. Pierre Jourdan. J'accours au parquet pour t'empêcher de commettre une nouvelle et déplorable erreur. Il est encore temps, puisque M. Jourdan n'est pas sorti de ton cabinet. Son honneur est sauf. Je viens donc te supplier, Daniel, de vouloir bien m'entendre et de surseoir à l'arrestation de ce jeune homme qui est innocent. »

Le papier s'échappa des mains de Daniel et tomba sur le bureau. Le juge resta rêveur.

De vagues soupçons, tout à coup, prenaient corps en son esprit ; des indices flottants, sans contours, indécis, s'immobilisaient soudain, se précisaient, s'accusaient.

Pourquoi sa femme intervenait-elle dans cette affaire ?

Et voilà qu'il pense que ce n'est pas la première fois qu'il est question de Clotilde, en cette enquête. Il se rappelle que Lafistole est allé à l'hôtel de la rue du Châtelet. Il a demandé à parler à Clotilde. Pourquoi ?

Puis le nom de sa fille, de sa chère Béregère, est mêlé aussi à ce meurtre . . .

Puis, à plusieurs reprises, il a été surpris de l'émotion de Clotilde, lorsqu'il racontait quelques détails typiques de son instruction.

Ne s'était-elle pas évanouie certain jour ?

Et ce n'était pas tout . . .

Les lettres ! les lettres à Lafistole, qui se trouvaient encore au dossier . . . Ces lettres accusatrices . . . dont l'écriture l'avait frappé !

La ressemblance avec l'écriture de sa femme était singulière.

Mais comme cela ne pouvait être que le fait d'un hasard, il n'y avait pas, jadis, arrêté son attention.

Hélas ! il y pensait, à cette heure, obstinément.

Et s'il y pensait, la sueur au front, c'est qu'il venait de se rappeler l'étrange aveu de Jourdan, son refus de s'expliquer sur les motifs du meurtre et de rommer la femme que Cadour avait vue, la femme qui l'accompagnait dans le parc de Vilvaudran.

N'y avait-il pas là, de la part de Jourdan, dont Daniel connaissait le caractère, un héroïque sacrifice ?

La nuit où Lafistole avait été assassiné, Mme d'Hautefort se trouvait à Vilvaudran.

Il le savait. Il en avait fait la réflexion autrefois.

Était-ce donc elle, cette femme qui suivait Jourdan ?

Et pourquoi ?

Enfin, qu'allait-elle dire ?

Il ramassa la lettre et la tendit à Jourdan qui le regardait surpris du changement de physionomie qu'il remarquait chez le juge.

—Lisez, monsieur ! dit Daniel d'une voix altérée.

Jourdan parcourut ces lignes arrachées au désespoir de Clotilde. Son visage demeura impassible.

—M'expliquerez-vous en quoi l'intervention de ma femme peut vous être utile et comment elle peut vous sauver ? dit le juge dont l'angoisse profonde faisait peine à voir.

—Je l'ignore.

—Vous vous obstinez à garder le silence ?

—Je ne pourrais rien ajouter à mes déclarations.

Le juge soupira.

Il réfléchit encore. Il se sentait au bord d'un abîme. Il devinait que le pas qu'il allait faire l'y plongerait sans que rien pût le retenir. Ce pas, il n'osait le faire.

—Qu'est-ce donc ? murmurait-il. Qu'est-ce donc ?

Il se tourna vers le greffier.

—Veuillez me laisser seul, dit-il. Vous ferez conduire M. Pierre Jourdan au greffe. Il attendra là ma décision.

Et comme le greffier se levait :

—En même temps, dit Daniel, je vous prie de vouloir bien introduire ici Mme d'Hautefort qui demande à me parler sur-le-champ.

Pendant que le greffier sortait et emmenait Pierre, le juge se rassit lourdement.

Il avait les jambes brisées. Il était sans forces. Sans rien savoir encore, tout lui criait qu'il était menacé de quelque chose d'effrayant.

Tout à coup, il entendit un bruit derrière son bureau. Une porte s'ouvrit. Il y eut un frou-frou de robe. Un parfum de femme élégante emplît le cabinet sévère du magistrat. La porte se referma.

—Daniel ! . . .

Et Clotilde s'avança vers son mari ; mais, quand elle fut en face de lui, elle chancela et s'affaissa dans un fauteuil.

Elle avait l'air égaré d'une folle.

—Que signifient les termes de cette lettre ? dit-il. Comment peut-il se faire que tu aies à me donner des renseignements sur ce meurtre ?

—Hélas !

Elle ne pleurait pas.

Ses yeux étaient fiévreux, ses lèvres desséchées.

—Parle ! mais auparavant veuille bien me dire si c'est à ton mari que tu viens faire tes confidences... ou si c'est au juge.

D'une voix éteinte, elle dit :

—Au juge !

—Je dois prendre note de tes déclarations ?

—Je n'ai pas à t'indiquer quel est ton devoir.

—Mon Dieu, que va-t-elle m'apprendre ? se disait Daniel.

Mais tout à coup, devant l'atroce souffrance peinte sur le visage de sa femme, il s'attendrit.

—Qu'y a-t-il ?...

Enfin, elle se décide. Elle est venue pour cela. Il le faut bien.

—Daniel, le malheur est entré avec moi dans ta maison. Ton père avait raison, ami, quand il s'opposait jadis à notre mariage. Il eût mieux valu, pour le bonheur de ta vieillesse, que nous ne nous fussions jamais connus. On oublie vite, dans le malheur, les années pendant lesquelles on a été heureux. Ces années-là ne comptent plus, dans la vie, sinon pour qu'on leur compare celles qui vont suivre. Le malheur est plus lourd à porter quand il a été précédé de jours tranquilles. Pour nous, hélas ! la vie est finie.

C'était à elle-même qu'elle parlait, plutôt qu'elle ne s'adressait à son mari. Elle disait cela à voix basse, entrecoupant ses phrases de silences pendant lesquels elle regardait Daniel avec des yeux vagues, ternes, des yeux qui trahissaient si bien le bouleversement de cet être qu'il en était épouvanté.

Il ne voulut pas l'interrompre.

Du reste, son cœur était si serré par l'appréhension de ce qu'il allait entendre que, même s'il avait voulu parler, il ne l'aurait pu.

—Pourquoi m'as-tu épousée ? Il faut toujours écouter les conseils des vieillards, vois-tu. Ils conseillent avec leur expérience, leur connaissance de la vie, tandis que les jeunes gens n'écoutent que leurs passions.

—Clotilde ! dit-il, voulant protester et rendre un peu de courage à cette femme à laquelle il devait vingt années de bonheur.

—Je n'étais pas digne d'entrer dans ta famille, mais je ne savais pas !... Ah ! c'est mon excuse... Je ne savais rien... Comme tout le monde, je me suis crue une enfant abandonnée... J'ai interrogé Chavarot qui, lui, connaissait le mystère de ma naissance, mais il n'a rien voulu dire. L'honneur l'empêchait de parler.

—Que sais-tu donc ?

—Tout. Ecoute, Daniel, et ne meurs pas sous la honte. Tu as épousé la fille d'un voleur, d'un assassin et d'un incendiaire !...

—Que dis-tu, malheureuse ?

—La vérité !

—La fille de Bastien, condamné à mort par coutumace.

—Bastien ! murmura Daniel, cherchant dans ses souvenirs, car il avait jadis entendu parler de cette affaire, qui était une des causes célèbres de l'Orléanais... Bastien, l'assassin du fermier de Montefreux ?

—Oui.

—Toi ! sa fille !

—Moi.

—Mon Dieu, que dit-elle donc ? Que va-t-elle inventer ?

—Je n'invente rien.

—Des preuves !

—Je te les apporte.

Alors, elle lui raconta toute l'histoire de Bastien, que lui avaient révélée les papiers volés par Lafistole. Elle lui dit comment Bastien s'était enfui, comment il était passé en Amérique où il avait fait rapidement fortune ; comment il était venu sous le coup d'un repentir tardif, mais sincère, — on n'en pouvait douter, — trouver Peterson auquel il avait abandonné sa fille ; enfin, comment Peterson avait abandonné l'enfant à Chavarot.

Daniel, assis à son bureau, écoutait cette histoire comme l'accusé devant les juges froids et sévères, écoute sa condamnation à mort.

Il avait les paupières baissées, car il n'osait plus regarder sa femme. Une couleur de bistre s'était répandue sur son visage d'ordinaire assez pâle et le tour des yeux était noir. Tous les traits de la physionomie venaient de s'accroître d'un seul coup, en une minute, faisant de cet homme un vieillard.

Et cependant, il commençait à monter le calvaire.

Le supplice, il ne le prévoyait pas.

Clotilde, folle, demanda :

—Crois-tu maintenant que je suis la fille de Bastien ?

—Je le crois !

—Vois-tu maintenant d'où vient la fortune que j'avais en dot ?

—Et j'ai eu cette fortune entre mes mains !

—Tu n'as rien à te reprocher, du moins ! Ce sont les pauvres qui ont profité des millions amassés par mon père !...

—Cette révélation, qui te l'a faite ? Ce n'est pas Chavarot, je suppose ?

—Non... mais un de ces clercs !

—Un de ces clercs !

Et Daniel tressaillit, car il venait de se rappeler que Lafistole était employé chez Georges Chavarot.

—Ce misérable se nommait Lafistole... .

—Parle ! parle !

—En échange de ce redoutable secret, sais-tu ce qu'il est venu me demander !...

—Ta fortune ! La mienne ! Celle de mon père ? Il fallait tout donner.

—Aurais-je hésité, s'il ne s'était agi que d'argent ?

—Et que demandait-il donc ?

—Il voulait Bérengère ?...

—L'infâme !

—C'était un marché, tu le vois... ma fille, la femme de cet homme... sinon, c'en était fait de ton honneur, de ton repos !

—Achève ! achève ! je n'ose plus comprendre ! Je n'ose plus penser... .

—Alors, un soir, à Vilvaudran, cet homme est revenu me mettre le marché à la main. Il est revenu, les lèvres chargées de menaces, insolent et sans pitié... .

—Achève ! achève !

—Je l'ai supplié... ah ! oui, je l'ai bien supplié... mais il riait à toutes mes supplications, il riait, cruel et sans cœur... Je me suis senti devenir folle... Je ne savais plus ce que je faisais, à ce moment terrible... à une dernière menace, je me suis jetée sur lui... pour le frapper, pour le chasser, parce que je voulais défendre ma fille, parce qu'on ne prend pas ainsi une enfant sans que la mère la défende !... J'avais une vigueur que je ne me connaissais pas... Je le maintenais sans peine et il se débattait sous mon étreinte, sans y échapper... Je te raconte tout, Daniel, tout... comme cela s'est passé... .

—Oui, oui, raconte, achève !

—Tout à coup il a eu peur, sans doute, car un revolver s'est trouvé sous sa main... En aurait-il fait usage contre moi ? Était-ce seulement pour me faire lâcher prise ?... En nous débattant ce revolver passa de sa main dans la mienne... Il voulut me le reprendre... et soudain un coup retentit... Lafistole s'affaissa, immobile... frappé au crâne... Le revolver était sur le tapis. Était-ce moi qui, rencontrant l'arme, avait tiré ? Je ne sais pas, je te le jure par tout ce qu'il y a de plus cher pour moi en ce monde, par ton amour, mon Daniel, et par ma Bérengère chérie !

—Tu l'as tué !...

Le juge avait mis sa tête entre ses mains, et machinalement, sans savoir, certes, ce qu'il disait, il répétait :

—Clotilde ! assassin ! Et moi le juge !

C'était cette dernière pensée qui le frappait plus particulièrement sans doute, car il y revenait :

—Moi le juge ! Moi ! moi ! moi ! son mari !

Il ne pleurait pas.

Clotilde s'était mise à genoux devant lui et murmurait :

—Pitié ! pitié !

Il n'entendit point. Il n'écoutait que son désespoir.

Tout à coup il eut un rire navrant, presque de fou.

—C'est trop ! c'est trop ! Qu'ai-je fait pour être accablé ainsi ?

—Pitié ! disait Clotilde, pitié, Daniel !

—Et mon père, mon père quand il va tout savoir ! !

—Je me tuerai ! Je disparaîtrai ! mais je sauverai votre honneur.

—L'honneur ! dit-il, comme s'il ne comprenait pas, l'honneur ! ! Et qui rendra l'honneur à Séverac ? Qui lui rendra la vie ! Ah ! Clotilde, tu m'as laissé accuser cet homme, toi qui le savais innocent.

—Pardonne ! j'ai été surprise. Non, ce n'a pas été ma faute !...

Il me semblait impossible qu'il ne se disculpât point, et je ne pouvais prévoir sa mort foudroyante ! Ah ! si j'avais prévu, j'aurais tout dit, oui, je le jure, tout... tout !...

—Il est trop tard.

—Hélas !

—Quel a été le rôle de Pierre Jourdan ?

—Il m'a trouvée devant le cadavre de Lafistole, et, tu le sais, il l'a emporté, ce cadavre, à travers le bois ; il m'a sauvée, alors, il a sauvé Bérengère... .

—Et il s'accusait ! noble cœur !

—Plus noble encore que tu le dis, car il aime depuis longtemps notre fille, en secret... Plus noble et plus généreux cent fois que tu le penses, car Pierre Jourdan est le petits-fils du fermier assassiné par Bastien... par mon père !

—Mais il l'ignore ?

—Il le sait !

—Tu le lui as dit ?

A suivre

RÉSULTAT NATUREL

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du *Baume Rhumal*. En vente partout, 26cents la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—La mode reviendra, cet hiver, aux gros manchons.

—La loutre et l'astrakan seront, à l'hiver prochain, les garnitures favorites des modistes.

—Le dernier recensement, aux Etats Unis, accuse un chiffre de trois millions de célibataires âgés de plus de trente ans.

—Une loi entrée en vigueur dans la Louisiane défend aux dames des grands chapeaux dans les théâtres.

—Fais toujours marcher tes achats de pair avec tes ventes. Veille à ce que, la saison venue, tu sois pourvu des marchandises qui te sont nécessaires.

—La quantité de pulpe fabriquée journellement au Canada peut être évaluée à 150 tonnes, dont 100 au moins sont exportées.

—On portera, cet hiver, des cols de fourrure bas et généralement doubles. Quand on les fera en loutre on devra employer les nuance foncées.

—Les queues de loutre seront en vogue comme fourrure, cette année. Les petits chapeaux de ville en seront garnis et l'on en fera des tours de cou.

—On commencera, à Nicolet, le printemps prochain, la construction d'une nouvelle cathédrale. Ce monument sera de style renaissance et unique au Canada.

—La production universelle du vin, cette année, sera de 3,671,963,000 de gallons. Les Etats-Unis figurent à la douzième place dans la liste des producteurs du jus de la treille.

—Les Acadiens organisent un congrès national auquel les Canadiens-français seront invités de prendre part. Le congrès aura lieu à Arichat, Ile du Cap Breton, à une quinzaine de milles de la ville historique de Louisbourg.

—Sur sa propriété de Dorsetshire, lord Arlington a une ferme qu'on appelle la "ferme blanche," parce que tous les animaux qui s'y trouvent sont blancs. Il y a des chevaux blancs, des vaches blanches, des ânes blancs, des lapins blancs, des chiens blancs et des chats blancs.

—"Gus Hill Novelties," en français, "les nouveautés de Gus Hill," sont au Royal cette semaine. Cette troupe est assez favorablement connue pour qu'il soit nécessaire de lui faire des louanges banales. Ceux qui assisteront aux représentations du théâtre Royal cette semaine, seront de notre avis, nous en sommes sûrs.

—Dans le royaume de Siam, les naturels, après avoir fait bouillir les feuilles de thé, les mettent en terre pendant quatorze jours, puis les retirent, les pressent convenablement et en font des palettes à chiquer. Ce produit est en grande faveur auprès des ouvriers de peine et des journaliers. Après tout, cela ne peut pas être plus mauvais ni plus malsain que le tabac à chiquer.

UN PEU D'ATTENTION NE NUIT PAS

Quand la toux, chez un malade, se reproduit sous l'influence du plus léger froid, de l'humidité, de l'air vif, il est sage et prudent de prendre immédiatement du *Baume Rhumal*. Les magnifiques résultats obtenus par l'emploi de ce merveilleux spécifique français le recommandent à l'attention des malades. 25c la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

—Deux millions sept cent mille œufs, telle est la modeste fourniture pour le service des hôpitaux et hospices civils de Paris, pendant une année, à partir du 15 août 1895. Cette pantagruélique omelette nécessitera, d'après la statistique, la pondaison normale d'environ 13,500 poules.

—Une curieuse histoire nous arrive, au sujet d'un troupeau de moutons ayant été frappé par la foudre. Lorsque les peaux furent enlevées, on remarqua avec stupeur que les arbres, rochers et buissons avaient été fidèlement photographiés sur ces peaux. Cet événement ouvre des horizons nouveaux, on pourra, par exemple, transformer ses chaussures en album de photographie. Décidément, l'électricité est loin d'avoir dit son dernier mot.

PRÉPAREZ-VOUS CONTRE LE FROID

Ne négligez pas une précaution recommandée par les plus grands médecins et prenez, avant de sortir par les temps froids, une dose de *Baume Rhumal*, une cuillerée à thé, pour protéger votre gorge et vos poumons, contre les atteintes de cette température rigoureuse; le rhume, la toux et la bronchite, avec leurs conséquences trop souvent fatales, 25 cts le flacon. En vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

On vient me consulter pour savoir les [saisons], Et quand le soleil entre en ses douze [maisons]; De la terre et du ciel je sais les destinées, Et plus je suis nouveau, plus je marque [d'années].

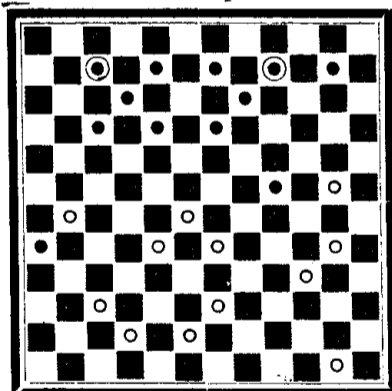
SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 646

Enigme.—Montre.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 193

Composé par M. E. Pilon, Ottawa. Noirs—12 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 191

| Blancs | | Noirs | |
|--------|----|---------|----|
| 45 | 39 | 42 | 29 |
| 71 | 65 | 60 | 71 |
| 39 | 34 | 71 | 19 |
| 70 | 64 | 19 | 71 |
| 57 | 51 | 71 | 40 |
| 46 | 7 | gagnent | |

Solution du problème No 192

| Blancs | | Noirs | |
|--------|----|---------|----|
| 57 | 51 | 46 | 31 |
| 55 | 49 | 38 | 14 |
| 43 | 37 | 31 | 55 |
| 56 | 49 | 67 | 35 |
| 36 | 29 | 77 | 46 |
| 29 | 3 | 55 | 44 |
| 3 | 12 | gagnent | |

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la Salsepareille d'Ayer.

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison."—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, diète Hâle. Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

11 date de 1849

CANDÈS, Paris

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS.....Prop. gérants

Lew ROHDT, représentant

10c Semaine commençant le lundi, 21 septembre

20c Après-midi et soir

30c La grande Cie de Variété

— DE — GUS HILL

Parmi laquelle : Speck Bros, les 2 Macks, Rice et Elmer, Frank Latona et autres célébrités.

PRIX POPULAIRES : Matinées..... 10 et 20c Soirées..... 10, 20 et 30c

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique) INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR 187, RUE SAINT-JACQUES ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL 1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL LIBÉRAL-CONSERVATEUR DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques (Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ROME l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr. Pharm. MALAVANT, 10, P. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCANT.



Presqu'enlevée à sa Famille. (10)

266 Rue des Allemands, MONTREAL, CAN., Fév., '94.
Pendant 2 ans j'ai souffert, sévèrement d'un
attaque d'affection nerveuse, qui m'enleva presque à
ma famille. Plus l'essai de médecins et de mé-
decines, plus ma maladie augmentait. Je puis à
peine vous décrire cette affection nerveuse, mais je
sais qu'elle m'enleva presque la mémoire. J'aban-
donnai toute espérance d'être jamais guérie, mais
une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig
me guérit entièrement de cette maladie qui m'avait
conduit si près de la tombe. MDE. C. CHASSE.

ORONO, ME., Oct. 4, 1894.

Ma fille de 19 ans, dans les derniers 3 ans et demie
à eu des attaques nerveuses de telles sortes qu'elle
tomrait tout à coup et y restait de 10 à 20 minutes,
et ensuite pour 24 heures se sentait bien lourde et
endormie. Elle prit une bouteille et demie du
Tonique Nerveux du Père Koenig et n'a pas eu
d'autres attaques depuis le mois de juin, 1893.

A. J. HOGAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les
Maladies Nerveuses et une
bouteille échantillon, à n'im-
porte quelle adresse. Les malades Pauvres re-
cevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig,
de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant
préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille
ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

| | | | | |
|-----------------|----------------|-----|-----|-----|
| ABONNE- MENT | Paris et Seine | 50f | 26f | 14f |
| | Départements | 56f | 29f | 15f |
| | Etranger | 62f | 32f | 17f |

On s'abonne sans frais : dans les bureaux
de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et
celles de la *Société générale de France* et de
l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée
sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus
nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. This splendid paper
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the *Scientific American*, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest American and foreign contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal

32592 80-11-07

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage
de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de
valeurs propres à être déposées au gouverne-
ment ou des placements de fonds en fidé-
commis.

Les municipalités qui ont besoin d'em-
prunter trouveront avantage à se mettre en
relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL.

Achète des débitures et autres valeurs dé-
sirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprennent le Dessin des Patronnes, la
Coupe, l'Assemblée, l'Essaiage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ**
est conservée aux bureaux suivants de
la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**,
où les annonces seront acceptées aux plus
bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Re-
liure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nou-
veau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant
le 12 septembre 1896

52,112

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ST-NICOLAS journal illustré pour
garçons et filles, paraissant le jeudi de cha-
que semaine. Les abonnements partent du
1er décembre et du 1er juin. Paris et dépar-
tement, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ;
Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12
fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave,
15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Nouveautés !

Nouveautés !

Vous trouverez des milliers de nou-
veautés dans tous les départements.
Venez les voir.

Nouveautés de Gilets d'automne pour
dames.

Nouveautés en Collettertes d'automne
pour dames.

Nouveautés en nouvelles Soies.
Nouveautés en marchandises de den-
telle.

Nouveautés en marchandises de four-
rure.

Nouveautés en Garnitures de robes.

Nouveautés en Modes d'automne.

Nouveautés en Mouchoirs de dames.

Nouveautés en Costumes d'automne.

Nouveautés en Manteaux d'enfants.

Nouveautés en Modes d'enfants.

Nouveautés en Tweeds à Costumes.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Magasin de Parapluies du Canada

Nous pouvons vous vendre des Para-
pluies de la meilleure qualité possible
aux prix les plus bas possible. Nous
n'avons que des Parapluies de première
qualité.

Parapluies pour dames, depuis 25 cts
chacun.

Parapluies pour hommes depuis 50 cts
chacun.

Parapluies manches en acier pour
hommes, 75c chacun.

Parapluies "Special" pour dames
\$1.50 chacun.

Parapluies "Special" pour hommes,
\$1.50 chacun.

Parapluies jusqu'à \$20 chacun.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouvelles Etoffes à Robes d'Automne

Grand étalage de toutes les dernières
nouveautés en Etoffes à Robes d'au-
tomne, comprenant des centaines d'effets
et couleurs à la mode, dans toutes les
marchandises les plus nouvelles pour la
saison.

Nouveaux effets en Tweed de couleur.

Nouveaux effets en Canevas de cou-
leur.

Nouveaux effets en Poil de chameau
de couleur.

Nouveaux effets en Soie et Laine de
couleur.

Nouveaux Gants pour Dames

Toutes les nouveautés à la mode en
gants d'automne pour dames, main-
tenant en stock, à votre choix.

Gants de kid pour dames, 25c à \$2
la paire.

Gants en peau de daim, 4 boutons,
pour dames, 65c la paire.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame